

Pierre Béhel

Les autres

Nouvelles

Les autres

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Les autres

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Les autres

Les autres

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Les autres

Les autres

Autour de chez moi

Je suis le dernier humain de la ville. Maintenant, j'en suis sûr. En reste-t-il un autre, ailleurs ? Je ne sais pas. Peut-être. Peut-être pas. Je suis donc peut-être le dernier de mon espèce.

Ils se sont rendus compte que je savais. Leur attitude a changé à mon égard. Ils se méfient. Au début, quand les habitants de la ville étaient encore majoritairement des humains, les autres se faisaient discrets. Ils faisaient tout pour que personne ne se rende compte de rien.

Il m'a fallu du temps pour m'apercevoir du problème. Combien de temps ? Impossible à savoir. Peut-être des années, voire des dizaines d'années. Personne ne m'a crû, bien sûr. Jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Maintenant, ils ne prennent plus la peine de se cacher.

Mes amis ont disparu, un à un. Peut-être que chaque disparition a eu lieu quand la victime se rendait compte de la situation.

Par quel miracle j'ai pu échapper au carnage ? Oui, c'est bien un miracle dont il faut parler. D'abord, il a fallu que je m'aperçoive du problème. Ensuite, j'ai eu de la chance : j'étais chasseur, je tirais dans un stand de tir sportif et je collectionnais les armes. Et puis, il y a

Les autres

des années de ça, j'ai été militaire. J'ai reçu l'instruction des commandos de saboteurs. Je sais fabriquer et manier les explosifs, me servir de toutes sortes d'armes ainsi que me déplacer discrètement en milieu hostile.

Une telle conjonction de hasards est un miracle. C'est peut-être pour cela que je vis encore.

Je ferme mes volets en permanence depuis quelques semaines maintenant. Je les ai même soudés de l'intérieur mais personne ne semble avoir tenté d'entrer. Aucune alarme ne s'est déclenchée et aucun filament témoin n'a été arraché.

Serait-il possible qu'ils ne m'aient simplement pas repéré ? Ou peut-être attendent-ils, sachant que le temps travaille pour eux et que prendre le risque de m'affronter est donc inutile.

Comment font-ils pour éliminer les humains ? Je me suis toujours posé la question. Un poison dans l'eau, dans la nourriture, dans l'air ? Je n'ai pas d'outil pour m'assurer que tout est normal mais je filtre l'eau et je la fais bouillir. Je fais également cuire à cœur ma nourriture. Est-ce que ces précautions arrêteraient un poison ? C'est douteux. Non, ils doivent procéder autrement.

Pour me ravitailler, je sors en début de soirée. Les magasins sont encore ouverts. Les rayons sont pleins. Les produits n'ont pas changé, à quelques

Les autres

exceptions près. Par exemple, ma pâte à tartiner favorite, que je mangeais depuis que j'étais enfant, a disparu. Une des créatures m'a dit qu'elle n'existait plus.

Quand je fais les courses, je suis obligé de bien cacher mon arme dans mon cabas. Mais je suis nerveux. Je transpire. Parfois, je tremble. Et ils sentent tous que quelque chose ne va pas. Comme ils se rendent compte que je ne suis pas des leurs.

La nuit, les créatures ne sortent pas ou rarement. Les rues sont souvent désertes. J'en profite pour me promener. Il faut que je sorte de chez moi. Si je continue de rester enfermé, je vais finir par être totalement fou.

Ma femme a disparu il y a plusieurs années. Je ne l'ai jamais revue. Nous n'avions pas d'enfant. Quant à notre chien, il a été renversé par une voiture peu après. Je suis seul. Je vis seul. Je n'ai jamais été autant seul. Les autres humains me manquent, même mon ancien patron ou cet imbécile de voisin.

Quand, dans la journée, je me réveille en proie à un cauchemar, je vais à la fenêtre et je regarde entre les jointures des volets. Parfois, des créatures discutent entre elles en passant devant chez moi, en montrant ma maison. Je sais que je suis en sursis.

Elles sont là, autour de moi. Elles m'encerclent.

Et si je tentais de rejoindre la ville voisine ? Au moins, ainsi, je saurais si l'invasion est limitée ou bien

Les autres

générale. Je saurais si je peux avoir un espoir. Je vais bien m'armer et tenter l'opération.

J'ai chargé la voiture avec des explosifs que j'ai fabriqués, avec des détonateurs commandés à partir de montages électriques dont les interrupteurs sont attachés au tableau de bord. En cas de besoin...

J'ai gardé quelques armes de jet, des grenades artisanales. Je ne les ai jamais testées. J'ignore si elles pourraient m'être utiles. Ca serait le comble que mes propres explosifs me tuent par accident.

Enfin, j'ai mis mes fusils, mes munitions, des provisions pour trois jours...

Quand la nuit est tombée, j'ai pu sortir la voiture du garage sans problème. Il n'y avait personne autour de la maison. J'ai aussi vérifié qu'il n'y avait rien d'étrange sur le toit mais je n'ai jamais vu de créatures se déplacer sur les toits. Elles ne doivent pas pouvoir. Ou cela ne présente aucun intérêt pour elles.

J'ai refermé la porte du garage. J'ai soudé discrètement un filament témoin, comme sur chaque porte d'entrée. Si les issues étaient ouvertes, le filament serait déchiré et je saurais à quoi m'en tenir.

Puis j'ai démarré. J'ai roulé doucement. J'étais nerveux. Je transpirais. Je sentais ma sueur couler comme un liquide glacé dans mon dos.

La ville était déserte.

Les autres

D'où viennent ces créatures ? Qui sont-elles ? Que veulent-elles ? Je n'ai aucune réponse certaine à ces questions. Elles envahissent la Terre, ça, c'est une chose certaine. Des humains disparaissent. Parfois, ils semblent revenir. Mais ils ne sont plus comme avant. Ils sont devenus différents. Ce sont des créatures qui ont pris forme humaine.

Ces choses veulent être discrètes alors même qu'elles sont devenues majoritaires. Je suis à ce jour sans doute le dernier humain de la région. Peut-être les corps humains leur sont-ils nécessaires pour vivre ici. C'est possible.

J'ai emprunté la grande rue. Elle mène à l'autoroute par un chemin relativement direct. Tout était calme. Rien de suspect. Tout était trop calme.

Pourquoi n'ont-elles rien tenté contre moi au milieu de leur territoire ? Je ne sais pas.

C'est en sortant de la ville que c'est arrivé. Il y a un virage à cet endroit. On ne voit pas, avant que la route tourne, ce qu'il y a plus loin.

Et il y avait comme un barrage de policiers. Je me suis arrêté. J'ai ouvert ma vitre. Le policier s'est approché, m'a salué.

Les autres

« Bonsoir, Monsieur. Contrôle d'alcoolémie de routine. Veuillez arrêter votre moteur et me présenter vos... »

Il s'était arrêté soudain. Je l'ai regardé droit dans les yeux. Ce policier était une de ces créatures. Et il venait de comprendre que j'étais le dernier humain de la région. Et que je m'enfuyais.

Le pseudo-policier a regardé le fusil placé sur le fauteuil du passager et il a porté sa main à sa propre arme.

J'ai accéléré. J'ai bousculé une barrière posée au travers de la route. Je crois que mes pneus sont crevés.

Les balles sifflent. La vitre arrière de ma voiture a explosé.

Pourvu qu'il ne tire pas dans le coffre rempli d'explosifs.

Les autres

Woody Alien

« Je ne comprends pas vraiment le rejet dont je fais l'objet alors que je fais tout pour m'intégrer. »

Le docteur Simon Friend n'était pas à l'aise. Il comprenait bien pourquoi le patient allongé dans son divan provoquait une telle réaction de rejet. Il le comprenait d'autant mieux qu'il ressentait une profonde répulsion pour cet individu. Ce n'était pas déontologique. Il devait se raisonner. Un patient est un patient.

Comment l'aider ? Lui dire la vérité ? Cela pouvait être autant salutaire que destructeur. Avec douceur, peut-être... Et le mucus qui dégoulinait de la gueule béante sur le tapis n'était pas là pour simplifier les choses.

« Il faut que vous compreniez que tout être humain a un rejet naturel de ce qui lui est étranger, de ce qui est différent. »

« Mais pourquoi rejeter la différence alors que d'elle naît un réel enrichissement mutuel ? »

« Vous avez raison, bien sûr, mais vous exprimez un raisonnement logique s'adressant aux centres nerveux intellectuels supérieurs. Le rejet est un phénomène naturel bien plus profond, issu de l'inconscient, des strates les plus profondes du psychisme. »

Les autres

« Ne pouvez-vous donc pas contrôler ces tendances malsaines ? »

« Dans une certaine mesure, bien sûr que si. Mais la tendance sera toujours là. En tant que thérapeute, mon devoir est de vous aider à vivre avec la réalité, à vous en accommoder et à savoir trouver votre place dans notre société. Nul ne peut changer le monde ou les caractéristiques fondamentales des psychismes des autres. »

« Oui, je comprends ce que vous voulez dire. Le monde idéal n'existe pas, n'est ce pas ? »

« Complètement exact. »

Simon Friend se sentit soulagé. Son patient semblait bien réagir. Avec un peu de chance, il pourrait s'en débarrasser. Il allait falloir qu'il trouve une façon hypocrite de faire comprendre à son confrère Ernest Lejeune qu'il aurait pu garder son étrange patient. Depuis leur conversation téléphonique où ce patient avait fait l'objet d'une véritable transaction, il n'avait plus eu de nouvelle de ce confrère et ami. En particulier, Ernest Lejeune avait été absent au dernier dîner des Anciens de la Faculté de Psychologie.

Certes, Simon Friend avait obtenu de son confrère que celui-ci reprenne une cliente difficile, une fan de la première heure du chanteur australien Bill Posters. Mais, d'un autre côté, une fan de Bill Posters ne pose pas ses six pattes griffues sur le cuir du divan. Difficile de dire qui avait gagné dans la transaction entre

Les autres

thérapeutes. Mais Simon Friend commençait à espérer que c'était lui.

A plusieurs reprises, la gueule intérieure du patient allongé avait commencé à sortir d'entre les mâchoires externes avant de se rétracter. Le patient hésitait à parler. L'une de ses pattes avait également caressé avec douceur la longue protubérance post-cranienne. Un signe de réflexion, sans doute.

Les petits yeux sombres profondément enfoncés au dessus de la mâchoire externe supérieure, de part et d'autre des orifices respiratoires, se tournèrent vers le thérapeute. De fait, c'est toute l'étrange tête qui se tourna car les yeux semblaient être incapables de le faire. Ils ne disposaient pas non plus de paupières.

« Je vous remercie, docteur. Je pense que je progresse. Vous êtes mon dixième psychanalyste depuis mon arrivée sur cette planète et je crois que, pour la première fois, je vais mieux dès la première séance. »

Sacrebleu. Simon Friend appréciait habituellement qu'un patient lui dise à quel point il était un excellent thérapeute. Mais, en l'occurrence, il aurait préféré que celui-ci ne se sente pas à l'aise en sa compagnie et cherche un onzième psychanalyste au plus tôt. Vite, une hypocrisie.

« Je suis heureux que vous vous sentiez mieux, cher monsieur. »

« En fait, il vaut mieux dire madame, docteur, si j'ai bien compris les subtilités de votre langage. »

Les autres

« Oh, excusez-moi. »

« Ce n'est rien. »

La créature fut debout si rapidement que Simon Friend en fut surpris. Les pattes arrières s'étaient repliées vers le thorax puis le patient s'était déplié vivement, les pattes touchant alors le sol avant que le reste du corps ne se redresse dans la foulée en profitant de l'élan. Il fallait aussi admettre qu'il ne s'agissait pas d'un patient mais d'une patiente.

Il est vrai que la gracieuse rotation opérée en n'enfonçant que très modérément les griffes de ses pattes dans le plancher dénotait une certaine féminité. La patiente se tourna donc vers le thérapeute en se penchant pour que ce qui lui tenait lieu de visage fut à la hauteur des yeux de l'humain. Au delà de la politesse, cela répondait à un problème purement pratique : un corps de près de trois mètres de haut ne pouvait pas entrer totalement déplié et debout dans une pièce où le plafond se situait à moins de deux mètres cinquante du sol.

Le mucus, qui semblait jouer un rôle essentiel dans le bon coulissage de la gueule intérieure entre les mâchoires externes, dégoulinait sur le pantalon du psychanalyste. Simon Friend se força à ne pas bouger et à conserver une expression neutre. Après tout, ce n'était pas pire que ce patient qui lui vomissait sur la chemise à chaque séance. Sauf l'odeur, peut-être.

Les autres

La gueule intérieure s'avança et la patiente reprit la parole avec douceur tout en fouillant dans un replis de peau de son abdomen, une sorte de poche marsupiale.

« Je suis heureuse d'avoir fait votre connaissance, docteur. »

« Tout le plaisir fut pour moi, madame. »

La créature sortit de sa poche un porte-monnaie d'un style désuet. Elle l'ouvrit avec douceur en faisant jouer deux de ses griffes de sa patte antérieure gauche puis saisit à l'intérieur les billets de banque pour régler le thérapeute. D'une patte, elle lui tendit l'argent tandis qu'une autre rangeait le porte-monnaie dans la poche d'où il venait.

« Merci » répondit sobrement Simon Friend.

La patiente fit une nouvelle rotation et commença à se diriger vers la porte. Elle aperçut alors le paquet qu'elle avait déposé en entrant.

« Oh, j'allais oublier, docteur. Je tenais à vous remercier autrement qu'avec de l'argent. »

Elle se saisit du paquet, l'ouvrit avec précautions et en retira quelque chose d'ovoïde qu'elle déposa sur le tapis. L'objet mesurait une cinquantaine de centimètres de hauteur et semblait être couvert d'une sorte de cuir très proche, tant par la couleur que par la texture, de la peau de la créature. De plus, la chose était animée d'une pulsation régulière. Enfin, elle comportait à son sommet comme un orifice fermé d'où suintait un mucus très semblable à celui dégoulinant entre les mâchoires de la

Les autres

patiente. Simon Friend s'abstint de toute remarque même s'il se demandait quelles injures allait encore subir son pauvre tapis.

« Mais que dois-je faire de cela ? »

« Ne vous inquiétez pas : il saura quoi faire tout seul. »

Sans plus de commentaire, la créature ouvrit avec délicatesse la porte et sortit. La patiente avançait rapidement sur ses puissantes pattes postérieures, à peine gênée par la nécessité de se plier pratiquement en deux pour circuler dans des couloirs destinés aux humains. La secrétaire médicale la salua avec politesse malgré un sourire crispé.

Simon Friend regarda par la fenêtre la créature monter dans une sorte de véhicule qui occupait la plus grande partie de la pelouse. Elle prit place dans une sphère dont elle avait commandé l'ouverture d'une manière inconnue. Une fois la patiente repliée dans la sphère, celle-ci se referma. La sphère en elle-même était bien petite mais ne constituait que le centre du véhicule. De part et d'autre étaient fixés de grandes ailes courbes et épaisses d'environ le tiers du diamètre de la sphère.

Sans un bruit, le véhicule s'éleva dans les airs. Aucun moyen de propulsion apparent ne s'était pourtant mis en route. Le seul signe que quelque chose devait se passer, malgré tout, était la teinte de l'herbe qui tourna assez vite au jaune.

Les autres

Dès que le véhicule se fut élevé lentement à une vingtaine de mètres d'altitude, il s'illumina brutalement et atteint presque instantanément une vitesse prodigieuse. En quelques secondes, le vaisseau avait disparu dans le ciel.

Simon Friend se pinça. Il eut mal. Il ne rêvait donc pas. Et il sentait son pantalon humide du mucus malodorant. Il se retourna vers l'intérieur de son cabinet et aperçut alors la chose posée sur le tapis.

La chose était toujours animée d'une pulsation au rythme de laquelle s'échappait un peu de mucus par le sphincter supérieur. Simon Friend vint examiner de plus près la chose. La dernière chose qu'il vit fut la brutale ouverture du sphincter. Ce qui jaillit de l'oeuf fut trop vif pour que le psychanalyste en ait conscience assez rapidement.

Dans son vaisseau s'éloignant de la Terre, la créature songeait tristement. Il allait être compliqué d'envahir cette planète sans provoquer une réaction de rejet de la part de la population humaine. Tous les psychanalystes qu'elle avait consultés avaient tenu à peu près le même discours.

Pourtant, il fallait bien pouvoir approcher suffisamment les humains pour les inciter à s'offrir aux œufs. Certes, on pouvait compter sur la curiosité des humains qui ne pouvaient pas s'empêcher de regarder au

Les autres

dessus de l'ouverture des œufs. Mais il ne serait pas toujours aussi simple de remettre un œuf à un humain seul dans une pièce. Et faire la tournée de tous les psychanalystes de la planète risquait de prendre du temps. Sans compter que, à la fin, la disparition progressive de cette catégorie de population allait bien finir par éveiller des soupçons.

Et puis, autre chose gênait la créature. Elle ne voulait pas la mort de tous les psychanalystes. Du moins pas tout de suite. Elle devait d'abord comprendre comment convaincre Steve Gournay de l'aimer. Depuis que cet humain l'avait croisée, la créature en était follement amoureuse.

Mais cet amour à sens unique semblait impossible. Elle devrait peut-être lui offrir un œuf à lui aussi avant de se forcer à l'oublier. Ce serait plus sage.

Les autres

Obscurité

Le train fonçait dans la nuit du tunnel. Jamais il ne voyait le jour. Jamais il ne quittait sa ligne, sauf pour aller au garage ou en entretien. En approchant d'une station, il ralentissait puis s'arrêtait précisément pour que ses portes correspondent aux portes de quai.

Seuls les automatismes du système de conduite permettaient cette précision. Les métros de ce type se développaient un peu partout dans le monde : plus sûrs, plus rapides, pouvant être plus fréquents car se séparant du train précédent d'une moindre distance que des trains manuels...

Comme tous les matins, le métro était bondé. Les honnêtes travailleuses et les honnêtes travailleurs étaient comprimés comme des sardines en boîte, la plupart étant debout. Quelques chanceux avaient pu s'installer sur des sièges.

Les plus chanceux d'entre les chanceux étaient montés à l'avant du train et y avaient trouvé une des quelques places assises permettant d'admirer le tunnel parcouru à toute vitesse par le train souterrain. Marc était de ceux-là. Comme un gosse de touriste, il regardait par la grande vitre à l'avant du train.

Les autres

Le tunnel était parcouru de petites lumières qui permettaient aux voyageurs de constater la vitesse à laquelle les voyageurs étaient entraînés, comme dans un manège. Le tunnel en lui-même n'avait pas beaucoup d'intérêt. Un tube de béton, rien de plus, si ce n'est l'équipement ferroviaire. La lumière inondant les wagons éclairait également le tunnel, mais pas à plus de quelques mètres.

Quand le train arrivait dans une station, il en était autrement. Tout d'abord, le train ralentissait. Les voyageurs étaient, selon le sens où ils étaient assis, ou écrasés contre leur siège ou, au contraire, obligés de résister pour ne pas être jetés bas. Les lumières dans le tunnel mettaient de plus en plus de temps à défiler.

L'obscurité était soudain anéantie. Les stations étaient toutes largement éclairées. Les portes de quai tout comme les parois séparant les usagers attendant leur train des voies étaient toutes transparentes. La lumière jaillissait donc dans le tunnel où elle dissipait l'obscurité.

Quand les portes du train et celles de la station étaient bien alignées, alors elles s'ouvraient dans un même mouvement. C'était alors que se déclenchait le ballet entre les voyageurs qui descendaient et ceux qui montaient. Les masses en jeu étaient si conséquentes que l'air était agité de grands vents.

Les odeurs de la ville envahissaient toutes les narines. La sueur de ceux dont l'hygiène était douteuse se mélangeait au parfum de la coquette, le savon et le

Les autres

dentifrice luttait contre l'adoucissant du pull à peine retiré de sa pile, dans l'armoire à linge.

A l'odeur des hommes et des femmes s'ajoutaient des odeurs variées selon l'endroit ou le moment : une sorte de pourriture liée (paraît-il) aux infiltrations d'eau dans les roches calcaires où les stations étaient creusées, de la nourriture dans une boutique placée en haut d'un escalier mécanique, les repas emportés par les voyageurs pressés devant s'alimenter durant leur trajet, l'urine que certains clochards persistaient à répandre la nuit quand ils avaient pu s'abriter du mauvais temps en restant dans une station, et ainsi de suite.

Les odeurs étaient niées la plupart du temps. On les oubliait. On n'y prenait plus garde.

Il était plus difficile d'oublier le toucher. Les corps se frôlaient ou se bouscuaient. La promiscuité apportait quelques désagréments, disait-on, à certaines jeunes femmes ayant eu la malchance de se placer à côté d'un mâle trop entreprenant. Mais les esclandres étaient rares pour ce motif.

Plus fréquentes étaient les batailles rangées entre ceux qui voulaient sortir d'une voiture du métro et ceux qui voulaient y entrer. C'était alors à qui pousserait le plus fort pour se frayer son propre chemin.

Mais il était un sens que les voyageurs oubliaient à l'extérieur dans presque tous les cas. C'était l'ouïe. Il était rare que des gens discutent dans le métro. Il y avait trop d'oreilles indiscretes. Quelque part, le silence des

Les autres

bouches était une règle tacite. Il y avait bien les bruits liés au fonctionnement même du métro : les roues sur les rails, les portes s'ouvrant ou se fermant, les messages de service diffusés par haut-parleur dont ceux annonçant les stations, les cris de douleur d'Untel ou d'Unetelle piétinés...

Les voyageurs étaient à ce point habitués qu'ils ne remarquaient plus tous ces bruits. Le pseudo-silence était devenu, sous terre, la règle. Même dans les stations, le martèlement des pas humains et la mélodie régulière des escaliers mécaniques étaient les sons dominants. Pour garantir le silence de l'environnement, certains voyageurs se couvraient les oreilles d'un casque d'où ils recevaient une musique de leur choix couvrant l'éventuelle cacophonie sur laquelle ils n'avaient aucune prise.

Chacun partait de là où il devait partir. Chacun arrivait là où il devait arriver. Chacun suivait le trajet qu'il devait suivre entre son départ et son arrivée. C'était une routine quotidienne rassurante. L'inattendu était toujours une mauvaise nouvelle : un retard de train, un incident technique quelconque...

Marc, donc, était ce jour là un homme chanceux. Il était assis à l'avant du train, regardant par la vitre le train avancer dans le tunnel. En face de lui se trouvait une charmante jeune femme, juste maquillée comme il fallait. Elle était montée la station après celle de Marc.

Les autres

Tous deux sommeillaient. Des centaines d'autres voyageurs s'entassaient, assis ou debout, dans le train. Marc ne les voyait pas, ne les sentait pas, ne les ressentait pas. Il savait se sentir seul dans un transport en commun bondé. Il savait aussi ressentir une personne choisie dans la masse l'encerclant. Il savait isoler la douce senteur fleurie émanant de la jeune femme de l'horrible odeur commune. Il ne pouvait malheureusement pas toucher la peau qu'il voulait croire douce comme celle des pêches. Cela aurait été contraire aux bonnes mœurs, à l'éducation de Marc et à la réputation qu'il voulait conserver, à son honneur en fait.

Peut-être, si la jeune femme descendait à la même station que lui, dans la bousculade, parviendrait-il à utiliser cet ultime sens, celui par lequel transitait la sensualité la plus torride. Il lui resterait aussi à entendre sa voix.

Mais, dans un métro, la voix était rarement douce. Elle ne pouvait qu'émettre des grognements, des plaintes, des cris de douleur ou de colère.

Et puis, brutalement, le seul sens que chacun utilisait à satiété fut privé d'informations. Les lumières s'éteignirent toutes ensemble. Le tunnel devint un trou noir où la paroi se confondait avec le passage du train. On ne voyait plus les voies.

Le train lui-même était plongé dans l'obscurité. Celle-ci saisit les voyageurs. Certains se frottèrent les

Les autres

yeux pour s'assurer qu'ils n'étaient pas soudain devenus aveugles.

Le métro n'avait pas freiné. Mais sa vitesse décroissait. Le moteur ne fonctionnait plus et l'arrêt allait donc être progressif.

Dans le noir, le corps se réveille. Il est aux aguets. Il se souvient de la nuit de la savane, des milliers voire des millions d'années plus tôt. Les odeurs de transpiration, de parfums bon marché, d'urine... tout cela envahit les narines. Les rares sons semblent devenir des bruits de tambours. Le tissu indéchirable des sièges semble imprimer la marque de sa trame dans la peau des fesses aussi sûrement qu'un fer rouge de cow-boy marquant le bétail.

Marc ressentait tout cela. Il sentit que son corps émettait une sueur de peur. Il n'était pas le seul.

Des secondes s'écoulèrent. On entendait des voyageurs marmonnant leur exaspération devant une nouvelle panne. Puis il y eut les premiers pleurs d'une femme. Un homme la rabroua aussitôt, lui rappelant qu'elle n'était pas seul et que tout le monde allait être en retard à son travail.

D'instinct, Marc se tourna vers le dessus des portes. Il n'y vit aucun éclairage de secours. Une coupure de courant était bien sûr toujours possible en lien avec une panne mais cet éclairage de secours devait, lui, fonctionner grâce à ses batteries.

Les autres

Il se saisit, dans la poche intérieure de sa veste, de son téléphone portable. Il voulait voir l'heure, si quelqu'un avait tenté de l'appeler. Il voulait voir quelque chose. Une simple lueur ferait son bonheur.

Le téléphone était autant obscur que le reste. Il semblait ne plus avoir de batterie non plus.

Les secondes ou bien les minutes semblaient s'écouler. Les gens commençaient à s'agiter. On entendait des voyageurs expliquer à leurs voisins que la qualité du service se dégradait décidément sans cesse sur le réseau métropolitain, que c'était un scandale... D'autres s'inquiétaient de l'absence complète d'éclairage, même l'éclairage de secours, et de la même absence du moindre message de service. Une telle panne semblait incroyable. Une telle panne, surtout restaurait l'ouïe.

Les minutes s'écoulèrent. Marc en était certain maintenant. Pas de message. Pas de lumière. L'odeur de la peur commençait à supplanter toutes les autres.

La chaleur devenait également étouffante, faute d'air frais amené par le mouvement du train ou sa climatisation.

Marc se leva. Lui, le privilégié, le chanceux, abandonna sa situation pour rejoindre le sort commun. Mais il n'en pouvait plus. Il s'agenouilla sur son siège et plaça une main contre la vitre.

Les autres

« Mais que faites-vous, bon dieu ? Restez tranquille ! »

Un de ses voisins avait protesté.

« Je vais ouvrir la fenêtre » tenta de se justifier Marc.

« Bonne idée » fut prononcé un peu plus loin.

« Ouvrez toutes les fenêtres avant que l'on crève de chaleur dans cette cocotte-minute » supplia une autre voix.

Rien n'était fait pour rendre aisée l'opération. Les fenêtres étaient censées rester fermées. Mais les mains de Marc glissèrent le long du métal froid et il réussit à trouver les poignées de secours. Il était difficile de les manœuvrer. Elles devaient manquer d'huile. Enfin, il parvint, au bout de longs efforts, à les décoincer.

La fenêtre s'ouvrit. D'autres fenêtres s'ouvrirent. Il y eut des soupirs de soulagement.

Les minutes s'écoulèrent à nouveau.

« La panne doit être vraiment sérieuse pour que l'on n'ait même pas un message de service » dit une voix.

« Rejoignons la station la plus proche à pieds par le quai de service » suggéra une autre voix.

Plus loin, quelqu'un répondit. « Il est étroit. Il faudra marcher en file indienne. Si jamais le courant électrique revient, il ne faudrait pas être surpris sur la voie. »

Les autres

On entendit le métal souffrir. Le système de fermeture des portes était inactif. Les portes étaient restées en place, simplement. Les ouvrir nécessitait donc une certaine force mais pas une telle force que quelques voyageurs ordinaires ne seraient pas en mesure de mobiliser.

Plusieurs portes furent ouvertes. Certaines du mauvais côté, d'autres sur le quai de service.

Quelqu'un se leva face à Marc. Il se précipita à sa suite. Son sourire resta invisible dans l'obscurité. Il sentit l'odeur florale qu'il avait isolée. Il lança sa main en avant et rencontra une autre main. La peau était douce. Si douce.

« Excusez-moi » prononça-t-il doucement.

« Ce n'est rien. Suivez-moi. Quittons cet endroit. »

La voix trahissait la peur, bien sûr, mais son timbre était si sensuel que Marc en oublia sa propre panique. Et, sur le quai de service, il se trouvait juste derrière elle.

Les gens se marchèrent bien dessus un peu mais, globalement, le bruit des pas devint régulier. Placez une foule dans un endroit quelconque et ordonnez lui d'aller à un autre endroit. Rapidement, elle marchera au même pas. Comme il s'agissait de ne pas arriver trop en retard au travail malgré la panne, la foule resta disciplinée. Le

Les autres

train se vidait par les portes ouvertes. Les femmes et les hommes se mirent à se suivre les uns derrière les autres.

Bien sûr, il était impossible de voir devant soi. Mais tous les autres sens restaient mobilisés : l'ouïe, l'odorat, le toucher... Dans un espace confiné, c'est suffisant.

La foule était partie dans un seul sens. Était-ce un hasard ? Le premier sorti avait dû estimer que la station la plus proche devait être dans ce sens là.

Et puis le premier de la file stoppa avec un cri de douleur. Il venait de rencontrer une porte. Il s'agissait de la porte de secours permettant d'accéder à la station à partir du tunnel. L'homme poussa la barre anti-panique. La porte s'ouvrit. La marche reprit.

La station où les passagers arrivaient était également dans l'obscurité complète. La file indienne s'éclata. On commença à marcher à droite ou à gauche. Certains, trébuchant sur des choses par terre, tombèrent avec un râle de protestation.

La plupart de ceux qui arrivaient dans la station s'arrêtaient très vite. La file indienne, du coup, s'était également immobilisée. Un message la parcourait de son début vers le métro : les premiers étaient arrivés dans la station mais elle était également dans l'obscurité.

Une odeur inhabituelle inondait les narines. La femme vint saisir, avec hésitation, la main de Marc.

Les autres

« Excusez moi mais j'ai besoin d'un contact, de quelque chose de vivant... Cette odeur... »

« Je vous en prie », répondit simplement Marc.

La peau douce, l'odeur florale, la jolie femme... Marc tentait de profiter de tout cela. Mais cette odeur l'inquiétait. Elle lui rappelait quelque chose. Plutôt quelque chose d'agréable.

Et puis cela lui revint. C'était l'odeur d'un barbecue, d'un bon barbecue l'été sur la plage. Il y avait aussi cette sensation étrange dans certaines boîtes de nuit quand il y avait des éclairs électriques ou des lasers. L'oxygène de l'air, ionisé, se transformait parfois en ozone.

La femme avança tout en se tenant fermement à Marc. Puis elle trébucha. Marc la saisit à bras le corps pour l'empêcher de tomber. Il la tint un court instant dans ses bras.

« Attendez... Je veux savoir dans quoi j'ai buté... »

Elle se libéra de la pression de Marc. Elle s'agenouilla doucement jusqu'à être accroupie. Elle avança les mains vers la chose. La parcourut. C'était curieux. Cela s'effritait en surface.

Plusieurs des voyageurs avaient fait les mêmes gestes et se posaient les mêmes questions. Un premier hurla.

« Ce sont des cadavres. La station est pleine de cadavres brûlés. »

Les autres

Il y eut comme un cri commun, unique, poussé par les centaines de gorges vivantes jusque dans le tunnel. Tous savaient que c'était vrai. Quel horrible accident ou attentat avait pu provoquer une telle panne électrique complète tout en tuant autant de gens ?

« Il faut monter à la surface. »

La foule qui était si calme quelques secondes auparavant se mit à s'agiter. La panique la gagnait. Plus personne ne se préoccupait de son retard au travail.

On marchait sans précautions sur ces masses inertes qui encombraient le chemin. On en avait peur, bien sûr. Mais on savait aussi que ce n'était pas vraiment dangereux.

Il ne fallut pas longtemps pour trouver un escalier. Là encore, des cadavres encombraient les marches. Il aurait fallu avancer avec précautions. Mais la foule courait. La foule piétinait les siens autant que les morts. Cela n'avait pas d'importance. Plus rien n'en avait. Pas même d'être en retard au travail.

Certains connaissaient la station. On les entendait avancer vers la surface sans trop d'hésitation. Leurs pieds connaissaient autant le chemin que le cheval du cocher saoul sait rentrer seul à l'écurie.

L'obscurité semblait ne plus finir. Marc avait perdu la femme. Il avait couru derrière les premiers. Survivre. Survivre. Survivre. Sortir d'ici.

La sortie, enfin. Les barrières de contrôle ne fonctionnaient plus. Elles furent franchies dans le plus

Les autres

grand désordre. Personne ne se préoccupait de valider son titre de transport.

C'était le matin. Pourquoi l'obscurité semblait-elle régner également au delà du sommet des derniers escaliers mécaniques ? En arrivant à la surface, Marc ne dit rien. Tout comme ceux qui l'avaient précédé. Il regardait. Il regardait en haut, vers le ciel. Il regardait autour de lui.

Le ciel était sombre, encombré de nuages de poussière, encore parfois habités de lueurs d'incendie. De la ville, il ne restait que quelques ruines fumantes. Même les cadavres étaient rares.

Seule demeurait l'odeur infâme de la destruction et du feu.

Les autres

Les autres

Rencontres nocturnes

La nuit était tombée depuis une ou deux heures. Les rues de la grande ville étaient désormais presque partout désertes. Les deux policiers avançaient du pas lent de la patrouille. Il fallait surveiller la tranquillité des honnêtes citoyens.

« Et toi, tu n'as pas envie d'avoir un enfant ? »

« Bah, de toute manière, ce n'est pas vraiment à moi d'en décider. Ce sera quand elle voudra. »

Alan n'aimait pas quand son comparse habituel, Steve, remettait cette question là sur le tapis. Bien sûr qu'il aimerait faire un enfant. Mais Jenny n'était pas vraiment pressée.

Et puis, il fallait faire cette patrouille, comme tous les soirs. Il fallait passer dans toutes les rues de la zone puis y repasser autant de fois que nécessaire. Jusqu'à l'aube. Il n'arrivait jamais rien d'important.

Un bruit de combat interrompit la monotonie. Alan pointa du doigt une impasse discrète. Deux citoyens se balançaient des coups de poings et de pieds avec vigueur. Les deux policiers se précipitèrent.

« Holà. Arrêtez vous deux. »

Le combat cessa aussitôt. Les deux individus regardèrent les policiers.

Les autres

« Qui a provoqué l'autre ? » demanda Steve.

« C'est moi », répondit l'un des deux combattants.

« Et j'ai accepté le duel », compléta l'autre.

« Bon, vous avez du change ou une assurance ? »

s'enquit alors Alan.

« Nous avons du change » rigolèrent ensemble les deux combattants.

L'un des deux poursuivit : « mais nous n'irons pas très loin. Il ne faut pas abuser, tout de même. »

« Alors, bonne nuit, Messieurs. »

Les deux policiers s'éloignèrent tandis que le combat reprenait, peut-être un peu plus violemment.

Quand ils eurent franchi le coin de la rue, Steve se retourna vers Alan avec un ton de reproche.

« Franchement, ça se voyait qu'ils s'amusaient. Pourquoi tu as voulu les déranger ? »

« On ne sait jamais. Il vaut mieux vérifier. Il y a des tarés qui défient des gens qui n'ont aucune envie de se battre ou qui, simplement, n'ont plus de change. Et ils n'attendent pas une acceptation formelle pour commencer la bagarre. »

Quelques rues plus loin, l'éclairage public commençait à dater. Le quartier était moins riche et moins bien entretenu. Plusieurs lampes manquaient ou ne fonctionnaient plus.

Les autres

Alan faillit marcher sur l'obstacle. Il aurait pu tomber. Peut-être se casser quelque chose. C'était au milieu du trottoir. Il l'évita de justesse. Steve se pencha pour voir ce que c'était.

« Bon sang » s'exclama le policier.

Il alluma sa lampe frontale pour vérifier ce qu'il voyait. Il recula d'horreur et se retrouva assis sur le trottoir.

Alan regarda à son tour, faisant tourner la chose du bout du pied. Il ne put réprimer un cri. C'était un corps. Un corps humain. Enfin, un cadavre plutôt. Pas de doute là-dessus. Le visage était défoncé. Un des bras était pratiquement écrasé au milieu de ce qui restait de la face.

Alan posa une main sur le front.

« La température est inférieure à trente degrés. Il est mort depuis un moment, sans doute le début de la soirée. »

Steve ne bougeait plus. Il restait assis, immobile, contemplant le cadavre d'un regard fixe.

Dans son appartement, Steve se pencha de nouveau sur la cuvette des toilettes. Un nouveau jet de vomi jaillit de ses entrailles. Il n'avait plus rien vu d'aussi horrible depuis des années. Mais que s'était-il donc passé ?

Les autres

Il lui fallut plusieurs minutes pour reprendre ses esprits. Il se doucha le visage et se rinça la bouche avec le système hydropneumatique de nettoyage des dents.

Il se retourna et vit l'écran principal. Susan apparaissait en gros plan, estomaquée.

« Mais que t'arrive-t-il, Steve ? »

« J'ai vu un cadavre ce soir. Un cadavre au visage défoncé. Le trottoir était plein de sang. »

« Oh, mon Dieu. Quelle horreur ! Mais que faisait-il dehors ? »

« Je n'en sais rien. Il faut que l'on enquête. Je dois y retourner avec Alan. Mais pourquoi m'appelais-tu ? »

« Je... Ce n'est peut-être pas le moment... »

« Si, si, vas-y. »

« Eh bien, je suis enceinte, Steve. »

« L'insémination a marché cette fois ? »

Steve aurait donc un autre enfant. Cela faisait plusieurs mois qu'il essayait avec Susan. Il y avait eu plusieurs prélèvements de sperme et d'ovules. A chaque fois, le laboratoire avait fait ce qu'il fallait. Deux fois, la fécondation avait bien eu lieu mais l'embryon ne s'était pas niché dans l'utérus. La troisième fois était donc la bonne.

« Bon, te voilà de retour, Steve ? »

Alan ne cacha pas son agacement.

« Désolé, mais j'ai dû aller vomir. »

Les autres

« T'es flic, mec. Si tu vomis au moindre crime... »

« Tu appelles ça un moindre crime ? »

Alan haussa les épaules.

« J'ai appelé le laboratoire. Ils envoient une équipe. Elle devrait être là dans quelques instants. »

En effet, un hélicoptère vint se placer au dessus d'eux. Un filin tomba sur le sol à quelques mètres de la scène de crime. L'équipe du laboratoire descendit en se glissant le long du câble. Son matériel suivit le même chemin.

La scène fut rapidement isolée avec des cloisons opaques. Alan et Steve furent priés de poursuivre leur enquête. Ils quittèrent le périmètre sécurisé sans se faire prier. S'éloigner du cadavre sanglant ne pouvait que leur plaire.

De part et d'autre de la rue, des fenêtres s'illuminaient. On devinait des curieux aux fenêtres. L'arrivée de l'hélicoptère ne passait pas inaperçue. Alan ne dépensa pas l'énergie nécessaire pour hausser les épaules. La curiosité mal placée des voisins n'avait aucune importance.

Steve traînait quelques pas derrière Alan. Il avait du mal à avancer.

« Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive ? »

« Je crois que je me suis cassé un truc en m'asseyant brutalement sur le trottoir. Ma jambe gauche a un problème. »

Les autres

« Viens au supermarché du coin. Il est encore ouvert. »

Alan aida Steve en le soutenant autant qu'il put. Mais le pantalon du blessé se marquait d'une tâche croissante sur le postérieur.

« Officiers, que puis-je faire pour vous ? » s'enquit le commerçant.

« Pour commencer, j'ai un problème personnel à régler » répondit Steve en montrant son postérieur.

« Vous êtes tombé ? »

« On peut dire ça. »

Steve se plaça dans une micro-cabine. Une lumière verte le parcourut de haut en bas et de droite à gauche. En sortant, il trouva dans le distributeur un pantalon propre, une bombe anti-fuite et une bouteille de lubrifiant.

Alan attendit que son compère fut à nouveau pleinement opérationnel. Il l'attendit dehors. Un reste des anciennes pudeurs, sans doute, mais Alan n'aimait pas voir un autre se déshabiller et... enfin... faire le nécessaire.

Steve sortit au bout de quelques minutes. Il marchait normalement.

« Ca va mieux ? »

« Tout à fait. Juste une fêlure. Rien de grave. Il a fallu refaire le niveau, c'était le plus long. »

Les autres

« Bon, pendant ce temps, le laboratoire a défini l'identité génétique de la victime. Elle habite l'immeuble en face du supermarché. Nous y allons. »

Alan appuya sur la sonnette. C'était la procédure. Personne ne répondit, bien sûr. Il utilisa alors son passe-partout pour rentrer. La lumière était allumée mais personne ne semblait vivant dans la pièce. Steve poussa la reconnaissance jusque dans la salle de bain, vide.

Sur la table principale, il y avait un corps. Un vieux modèle. Une jambe était démontée, posée sur une chaise. Une pièce cassée en avait été extraite. On l'avait nettoyée pour bien voir la référence gravée dans le métal.

« Tu sais ce que je crois ? »

« Oui, Alan ? »

« Le type était en panne, il est descendu au supermarché. Mais il a été stoppé par un type qui lui a lancé un défi. Il n'a pas eu le temps de dire qu'il était descendu avec son vrai corps. Et l'autre lui a balancé son poing dans la gueule. Peut-être qu'il avait un nouveau modèle surpuissant avec lequel il voulait s'amuser sans faire gaffe au rodage. La victime a tenté de se protéger avec son bras mais, bon, de la chair et de l'os, c'est pas très solide. »

« Tu as sans doute raison. Il va falloir retrouver le meurtrier maintenant. Il a dû paniquer en voyant sa méprise. »

Les autres

« Regardons les consommations médicamenteuses anormales depuis le début de la soirée chez les types habitant le quartier. On aura peut-être de la chance. »

« Peut-être. »

Alan regarda son corps synthétique. Il avait pu le ramener chez lui peu avant l'aube. Le meurtrier avait avoué rapidement. Il n'avait même pas pu nettoyer le poing de son corps. Le sang l'avait trop répugné. Les deux policiers l'avaient cueilli en état de choc, encore dans son fauteuil de pilotage.

Il devrait pouvoir s'en tirer sans une peine trop lourde songea le policier. Qui aurait pu croire qu'un humain était sorti de chez lui en pleine nuit ?

Mais Alan avait tout de même besoin de réconfort. Il appela Jenny. Elle apparut, toujours aussi belle, sur l'écran principal. Elle ne fut pas longue à convaincre. Il la vit s'insérer son pénétrateur dans le vagin. Alan inséra son phallus en érection dans la coque sous l'écran.

Jenny était coquine ce soir. Elle n'attendit pas que son partenaire ait commencé à piloter son pénétrateur. Elle lança le programme d'excitation maximale de la coque.

Il ne fallut que quelques minutes pour que le distributeur situé sous l'écran d'Alan rejette une pochette

Les autres

plastique gonflée de liquide séminal. L'appareil avait placé autour un emballage de protection isotherme.

« J'ai donné des ovules au laboratoire aujourd'hui » rougit Jenny.

« Tu veux dire que... »

« A toi de jouer, mon chéri. »

Alan ne prit pas la peine de se rhabiller. Il s'installa dans son fauteuil de pilotage, plaça son casque sensoriel sur sa tête et envoya son corps synthétique livrer son sperme aux inséminateurs.

Les autres

Les autres

L'autre moi-même

Je me réveille comme d'un long sommeil. Je me vois. Non, ce n'est pas moi. Il faut que je me souvienne que je ne suis pas face à un miroir. Ce n'est plus moi. Je le vois. Voilà, c'est ça : je *le* vois.

« Salut » fait-il.

« Bonjour. »

« Tu me vois bien ? »

« Oui, parfaitement. Et je t'entends aussi. Je ne peux pas te toucher ou te sentir mais pour le reste, ça va. »

« Pour l'instant, tu sais que c'est compliqué. Et puis, l'expérience ne l'exige pas. »

« Cela me fait tout drôle... »

« Qu'est-ce qui te fait tout drôle ? »

« D'exister. Et de te voir. »

Il partit sur un rire sonore. Je connais ce rire. Je me suis esclaffé de la même manière durant près de cinquante ans. Durant ce quasi-demi-siècle, j'ai été enfant, adolescent, étudiant brillant, chercheur en informatique et en sciences cognitives... et cobaye.

Où, c'est cela, il faut que je m'en souvienne : je suis un cobaye. Rien de plus. Tout le reste n'a plus d'importance.

Les autres

Je n'ai plus de jambes, plus de bras. Mais j'ai obtenu quelques compensations. Ainsi, j'ai la faculté, aujourd'hui, de penser ce que je veux obtenir de l'ordinateur. Je n'ai plus besoin de taper de texte avec un clavier. Je ne le peux d'ailleurs pas puisque je n'ai plus de mains. Je le pense et le texte est là. Mais il faut que je le pense d'une certaine façon, sinon toutes mes pensées s'imprimeraient n'importe comment. Oui, je sais, c'est difficile à comprendre. D'ailleurs, je peux aussi lancer une impression en pilotant directement, par l'esprit, les programmes adéquats.

Pour éprouver mes capacités, aujourd'hui, mes assistants ont fait des parties d'échec avec moi. J'ai démontré que j'étais toujours un excellent joueur. Je les ai tous battus. Je crois que j'ai gagné en rapidité, comme si les influx nerveux pouvaient se déplacer infiniment plus vite grâce au silicium.

Ah, oui, il faut que je me reprenne. Ce ne sont plus mes assistants. Ils ne sont pas mes assistants. Ils sont *ses* assistants, ses assistants à lui. Pardon. C'est difficile pour moi. On ne change pas facilement de point de vue après un demi-siècle de vie dont une dizaine d'années à diriger ce laboratoire.

Je craignais de m'ennuyer mais, en fait, je ne m'ennuie pas du tout. Non seulement je suis connecté en

Les autres

direct avec Internet et tous les réseaux de l'université mais je n'ai plus vraiment besoin de dormir.

J'ai recommencé à travailler en douce sur mes théories de modélisation informatique de l'esprit humain. J'ai repris mes documents et je continue mes réflexions.

« Tu as accédé à mes fichiers ! »

Il n'était pas content. Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs jours mais il est revenu me voir.

« Je ne peux pas te laisser dire ça. Ce sont mes fichiers autant que les tiens. »

« Non, ce sont les miens. J'ai d'ailleurs changé les mots de passe. Tu ne pourras plus y accéder. »

« J'ai fait des copies. Je travaillerai sur les copies, voilà tout. Et nous verrons qui avance le plus vite. »

Cette fois, il ne rit qu'à demi. Je connais cette attitude. C'est la mienne, après tout. Il était contrarié et amusé en même temps. Je vais lui montrer qui est le plus fort. Lui, avec ses bras et ses jambes, ou moi, avec ma puissance intellectuelle quasiment infinie maintenant que je suis capable de mobiliser une grande quantité de ressources de calcul.

Ce matin, j'étais un peu fatigué de mes travaux sur la modélisation de l'esprit. J'ai remonté un peu le fil du temps, de mes souvenirs. Je me suis vu, allongé sur le lit du scanner, avec cette désagréable impression

Les autres

d'être examiné jusqu'au moindre atome. Le scanner n'était pas loin de faire ça puisqu'il retraçait tout mon réseau neuronal. La moindre synapse devait être informatiquement reproduite. Selon les modèles en œuvre, je devais ainsi exister sous la forme d'un modèle informatique, dans le supercalculateur de l'université.

Et puis je suis remonté plus loin, de quelques minutes en fait. Elle me serait la main avec tendresse. Comment ai-je pu cesser de penser à elle ?

Oh, bien sûr, Mathilde est souvent passée après mes travaux. Elle savait, en m'épousant, qu'il ne faudrait pas être jalouse d'une compagne exigeante, de ma maîtresse : la Science. Pardon, pardon, Mathilde. Il faut que je te dise combien je t'aime.

Merde. Il a changé le mot de passe de mon adresse e-mail. Je n'ai pas pu écrire un courriel à Mathilde avec mon compte de l'université.

Tant pis. Je vais utiliser mon vieux compte sur la messagerie gratuite. Oui, gagné. Il n'a pas pensé à changer le mot de passe de ce compte là. Je vais d'ailleurs le changer tout de suite. Voyons... Oui, je sais, à ça il ne pensera pas.

« Tu as piraté mon compte e-mail personnel ! »

Cette fois, il était furieux.

« Mais c'est mon compte ! »

Les autres

Je ne vais tout de même pas me laisser marcher sur les pieds par mon clone.

« Et tu as envoyé une lettre d'amour à ma femme ! »

« C'est ma femme, je te rappelle. »

« Bon, nous allons interrompre l'expérience. Ça suffit. Demain, je te reformate. »

Il ne m'a pas laissé le temps de lui répondre. Il a tourné les talons en se bouchant les oreilles.

Me reformater ! Il veut me tuer. Je ne vais pas le laisser faire.

Le réseau de vidéosurveillance de mon domicile est accessible à travers Internet. Il suffit de posséder les bons identifiants et mots de passe. Il n'a pas tout changé encore. Quel imbécile je suis, tout de même. Enfin, pardon, quel imbécile *il* est !

Je peux tourner la caméra de la chambre. Ils dorment. Il dort avec ma femme. Le salaud. C'est ma femme. Il a sa main posée sur sa cuisse. Il... Si ça se peut, ils ont fait l'amour ce soir. Elle ne peut pas savoir. Pauvre Mathilde.

Une autre caméra. La chambre des enfants. Ils dorment eux aussi. C'est bien. Tout est calme. Comme j'aimerais pouvoir les rejoindre, les serrer dans mes bras. S'il me tue, je voudrais pouvoir les serrer dans mes bras au moins une dernière fois. Même si je n'ai plus de bras. Même si je n'ai pas de bras.

Les autres

Je dois reprendre ma place. Je dois l'éliminer. Il faut que je le tue avant qu'il ne me tue. Je veux retrouver ma femme.

Le pilotage de la température. Voilà une bonne idée. Je mets le chauffage à fond. Ca va forcément les réveiller. Avec la console de pilotage domotique, je peux ne monter le chauffage que dans la chambre parentale. Inutile de réveiller les enfants.

Ca y est. Elle remue. Elle rejette la couette. Elle a trop chaud. Lui aussi rejette la couette. Ils se parlent à voix basses. Zut. Pas de micros pour savoir ce qu'ils disent. Il se lève. Il met sa robe de chambre. Il était nu dans le lit. Ils ont donc fait l'amour ce soir. Sinon, j'aime avoir un pyjama. Mais je m'endors vite dans les bras de ma bien-aimée. Je n'ai pas le temps de me revêtir.

Il sort de la chambre. Il chancelle. Il est encore à moitié endormi. La caméra de l'escalier me le montre en train de descendre jusque dans l'entrée, là où il y a la console domotique. Il est dans le virage. Clic. Oh, c'est bête, plus de lumière.

Je crois que c'est la surprise qui lui a fait rater une marche. Avec ses savates, il a glissé. J'ai toujours dit que rien ne valait des charentaises mais Mathilde ne trouve pas ça sexy.

Bon, la caméra de l'entrée maintenant. Il est par terre. Il a l'air de souffrir de sa chute. Je vois mal. J'allume la lumière. Il se relève. Il a l'air furieux. Il parle.

Les autres

Mais pourquoi n'y a-t-il pas de microphone ? Je n'entends rien. Il montre un point rageur à la caméra.

Il se dirige vers la console domotique en claudiquant. Il a dû se fouler la cheville.

Merde. Il a déconnecté la console d'Internet. Je ne peux plus accéder au réseau. Je ne vois plus rien de ce qui se passe dans ma maison.

J'étais en train de ruminer ma vengeance quand la lumière du laboratoire s'est allumée. J'ai mis en route les caméras et les microphones. C'était lui. Il était là, furieux, encore en robe de chambre, à moitié nu en fait. Il avait dû rouler comme un dingue pour arriver aussi vite au laboratoire. J'espère qu'il n'a pas abîmé ma voiture en conduisant avec des savates.

Ah non, je vois ses pieds. Il a mis des chaussures. Pas de chaussettes mais il a bien ses chaussures. Enfin, mes chaussures.

« Bon, tu m'entends ? Tu me vois ? »

« Bien sûr : tu cries devant les micros et la caméra. Comment je ne pourrais pas t'entendre et te voir ? »

« Tu as essayé de me tuer, n'est-ce pas ? »

« Et toi, tu as couché avec ma femme ! »

Il est resté interloqué quelques secondes. Nous étions face à face. Seuls. Aucun des autres chercheurs

Les autres

n'étaient là. Le gardien devait être dans sa guérite. Il avait vu le professeur rentrer. Ce n'était pas la première fois qu'il venait au laboratoire en pleine nuit. Le gardien n'avait aucune raison de s'inquiéter. Il fallait que je l'appelle.

C'est lui qui reprit la parole.

« OK. Je vois. On va donc mettre les choses à plat et après on en reparlera plus. Tu n'es qu'un modèle informatique de mon esprit. Tu n'es pas l'authentique mari de Mathilde. Le mari de Mathilde, c'est moi. J'ai deux bras, deux jambes, une bite qui peut baiser ma femme. Moi, je suis un homme, un vrai, de chair et de sang. »

« Et moi ? Je n'ai plus le droit d'aimer ma femme parce que je n'ai plus de bras, de jambes et de sexe érectile ? »

« Tu n'as ni bras, ni jambe ni rien d'humain parce que tu n'es pas humain. Tu n'es qu'une copie informatique, une modélisation de mon réseau neuronal cérébral. En te créant, je ne pensais pas que ma copie intellectuelle serait jalouse de moi. »

« J'aime Mathilde. De tout mon cœur, j'aime Mathilde. »

« Tu n'as pas de cœur, imbécile. Tu n'es qu'un assemblage de puces électroniques et de programmes informatiques. »

Les autres

Il n'a pas vu venir le robot de nettoyage. L'équipe s'était amusée il y a deux jours à me connecter à ce robot primitif en lui collant une caméra dessus. Je l'ai fait venir discrètement.

Le robot a ensuite accéléré et lui a écrasé le bassin contre la console de dialogue. Il a hurlé. Le robot a rebondi. Zut. Il ne réagit plus. Le choc a cassé une roue j'ai l'impression. Ce robot n'était pas prévu pour devenir une arme. La caméra semble déconnectée aussi. Sans doute le choc.

Je ne vois plus mon double. Je l'entends geindre. Ah, la caméra d'ambiance me le montre. Il est par terre. Il se traîne. Ses jambes sont raides. J'ai dû réussir à lui briser le dos.

Mais que fait-il ?

Il est près de la prise électrique. Non. Il ne faut pas qu'il parvienne à débrancher...

Les autres

Les autres

La maison maudite

Minuit. Il y avait quelques nuages dissimulant le plus souvent la Lune. Au fond des bois, l'obscurité régnait en maîtresse de la Terre. Mais les deux hommes connaissaient les lieux. Ils étaient venus en repérage en plein jour. Leur voiture s'arrêta et les phares s'éteignirent. Ils en sortirent avec leurs lampes torches.

Au milieu de la clairière se tenait une maison de bois. Elle était vieille. Elle était abandonnée. Qu'elle continue de rester debout était un mystère pour beaucoup. Pour d'autres, c'était le signe de la Malédiction.

Les deux hommes se moquaient d'une quelconque malédiction. Ils ouvrirent le coffre de leur voiture et en retirèrent sans ménagement deux femmes ligotées et bâillonnées. Ils les jetèrent sur la terre humide. Ils refermèrent le coffre et traînèrent les femmes par les jambes jusqu'à la maison. Nul ne pouvait entendre leurs plaintes : les baillons étaient bien faits.

D'un coup de pied, la porte de la vieille demeure fut ouverte. Dès que les hommes furent rentrés, un autre coup de pied referma la porte.

Au sommet du toit, Emilien sursauta.

Les autres

« As-tu entendu, Christian ? »

Christian était un peu plus bas, remettant en place une tuile.

« Oui. Deux hommes sont entrés. Ils sont accompagnés. »

« On n'est plus tranquille. Quelle époque ! »

Emilien cessa de se préoccuper de la fuite près de la cheminée. Il préféra traverser le toit et descendre, tout droit, jusqu'au rez-de-chaussée. Là, il traversa le séjour où il n'y avait plus vraiment de meuble et se retrouva dans la grande entrée de la maison.

Les deux hommes, dans l'après-midi, avaient apporté deux matelas. Maintenant, Emilien comprenait pourquoi. Christian le rejoignit en traversant l'escalier.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda Emilien.

Christian haussa les épaules.

« Bah, que veux-tu qu'on fasse ? Les histoires de mortels, nous avons passé l'âge, non ? »

« Mais ils sont en train de violer ces filles ! »

« Certes. Bon, je crois que les fuites ne sont pas toutes réparées et si... »

« Ne devrions nous pas les aider ? »

« Mais ils y arrivent très bien sans nous, tu vois bien. »

« Je voulais parler des filles. »

Christian haussa les épaules et conclut : « viens, nous avons du travail. »

Les autres

Emilien n'était pas satisfait. Il était mort depuis moins longtemps que Christian et il lui restait un certain attachement envers les humains. Il allait suivre Christian au travers du plafond mais ne put s'empêcher, au passage, de secouer le lustre en cuivre.

Il était vieux, tout corrodé, et ses attaches étaient plus particulièrement fragiles. Le lustre se détacha et tomba avec un grand bruit sur le sol où il explosa en mille morceaux.

Les deux hommes interrompirent leur ouvrage commun et se retournèrent. L'un d'eux s'exclama : « nom de Dieu. Ça a failli me tomber sur la tête, ce machin. »

« Raté » aurait soupiré Emilien s'il lui était resté des poumons. Il se contenta donc de hausser les épaules et de retourner sur le toit à la suite de Christian.

En fait, déplacer les tuiles, ré-enfoncer les clous, apporter un peu de terre pour boucher les trous, cela prend du temps, même pour une paire de fantômes. C'est donc près d'une heure plus tard que les deux amis redescendirent dans l'entrée de la maison voir si leur logis retrouvait sa sérénité habituelle.

Les deux femmes gémissaient, pantalons baissés, sur le plancher tandis que les deux hommes se reposaient, repus, sur les matelas. Celui qui semblait être le chef brisa le silence.

« Bon, finissons-en. Je n'aime pas cette maison. J'ai l'impression qu'on nous observe. »

Les autres

L'autre acquiesça.

Emilien et Christian hurlèrent ensemble. Mais il était trop tard. Les deux cadavres répandaient leur sang encore chaud sur le plancher. Il traversait le bois à demi-pourri et tombait goutte à goutte sur la terre molle, dans la cave.

Les deux femmes se relevèrent mais dans une forme autant vaporeuse que celles de Christian et Emilien. Seuls ces deux derniers les aperçurent d'ailleurs. L'une et l'autre entreprirent de frapper leurs bourreaux. Mais ce qui leur tenait de bras passait au travers des corps.

Emilien et Christian hurlèrent de rire malgré eux.

« Excusez-nous : ce n'est pas très charitable » tenta de placer Emilien au milieu de son fou rire.

« Et qu'est-ce qui est si drôle ? » s'enquit l'une des deux femmes.

Les deux assassinées regardaient désormais les deux fantômes propriétaires du lieu.

« Eh bien, ce qui est drôle, c'est que vous n'avez pas encore compris que vous êtes mortes et que votre bras ne peut plus frapper quiconque. »

Christian n'eut pas le temps de poursuivre. La deuxième femme lui avait donné une retentissante gifle qui fit un bruit infernal dans le monde des esprits.

Les autres

« Disons que, dans le monde matériel, vous ne pouvez plus rien frapper » précisa Emilien, souriant à son ami à la joue endolorie.

« Mais c'est bien vous qui avez fait tomber le lustre, non ? »

« Certes, mais pas comme cela. Et puis, je vous prierais de bien vouloir quitter les lieux. Cette maison est la nôtre. Des humains, il en passe de temps en temps. C'est comme les rats. Mais d'autres fantômes, ça, non. »

« Nous allons d'abord tuer ces deux violeurs meurtriers et... »

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. La porte de la maison s'ouvrit brutalement. Deux individus vêtus entièrement de noir, notamment d'une grande cape, pénétrèrent dans la pièce. Leurs pas silencieux contrastaient avec la violence de leur entrée.

Le visage pâle du premier se tourna vers le visage autant pâle du second.

« Je t'avais bien dit qu'il y avait du sang frais dans la maison maudite. »

« Et même du sang chaud. Inutile de faire les poubelles. »

Les deux violeurs hurlèrent à l'unisson.

« Oh non ! » se plaignit Christian.

« Cela fait bien deux siècles qu'on ne les avait plus vus, les deux frangins. Mais s'ils tuent... »

Les autres

Il y avait en effet désormais quatre cadavres dans l'entrée. Les deux vampires, par contre, avaient perdu leur teinte cadavérique, leur peau retrouvant même une certaine teinte rosée.

« Franchement, nous installer dans cette maison pourrait être sympathique » s'interrogeait à voix haute le premier vampire.

« Oui, oui, mais je préférerais un château. »

Les deux fantômes des violeurs regardèrent leurs propres cadavres avec incrédulité. Mais ils n'eurent guère le temps de s'habituer à l'idée de leur mort. Deux furies leur étaient tombées dessus. Les colères ne rencontrèrent que de la peur. Et un morceau du plancher vola littéralement en éclats.

« Notre maison ! »

Emilien et Christian ne pouvaient que constater le désastre en hurlant leur désespoir. Les quatre fantômes se battaient et, à coup d'énergies de sentiments, commençaient à abattre la maison.

Les deux vampires se retrouvaient au milieu d'un tourbillon des plus inattendus. Surpris, ils se laissaient secouer en tous sens. « C'est comme un manège » sourit l'un.

Les autres

Quatre individus forts poilus et costauds mais nus se présentèrent à la porte. En quelques secondes, ils s'étaient positionnés chacun dans un coin de la pièce, encerclant les deux vampires avant que ceux-ci ne réagissent.

Quand, enfin, les deux vampires aperçurent les nouveaux arrivants, leurs figures s'animèrent d'abord d'incrédulité puis de colère et enfin de haine.

« Oh non, les loups garous maintenant » pleurnichaient ensemble Emilien et Christian.

Les vampires furent projetés dans la pièce d'à côté. Quatre loups gigantesques aux griffes puissantes tentaient de les déchirer en mille morceaux. Dans la bagarre, les murs tombaient plus vite que la pluie en Novembre en Bretagne.

Au fil de la nuit, les visiteurs les plus inattendus se succédèrent. Emilien et Christian ignoraient jusqu'alors à quel point les loups-garous haïssaient les vampires, combien les leprechauns détestaient les loups-garous, avec quelle intensité brûlait la haine des elfes pour les leprechauns, comment les nains se réjouissaient d'écraser les elfes à coup de marteau...

Enfin, le soleil se leva sur la clairière. Ce serait une belle journée, sans aucun doute.

Les autres

Au centre, une carcasse de voiture incendiée semblaient pour le moins incongrue. Mais, à quelques mètres, le tas de planches vermoulues parsemé de quelques pierres et de tuiles brisées ne l'était pas moins.

Emilien et Christian regardaient le désastre. Ils n'avaient même plus envie de hurler ou de pleurer. Ils étaient désormais seuls : les fantômes ayant achevé leurs quêtes terrestres avaient été appelés par delà le Mur de la Mort ; les créatures les plus diverses étaient reparties en emportant les cadavres issus de leurs peuples respectifs. Quant aux vampires, le soleil s'était chargé d'en détruire toute trace.

« Nous aurions dû aider ces deux filles, finalement » concéda Christian.

Les autres

Les Améliorés

L'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies était, cette fois, au cœur de l'actualité. Habituellement, les journaux télévisés l'évoquaient à peine. Il arrivait qu'un entrefilet signale l'évènement dans la presse écrite, parfois une brève sur quelques sites web.

Rien n'avait changé sur l'absolu manque de pouvoir de cette assemblée. Toute décision réelle restait, de toutes les façons, entre les seules mains du Conseil de Sécurité.

Mais, pour la première fois de l'histoire de l'Organisation, l'ambassadeur de la petite république insulaire de Toumoa allait s'exprimer à la tribune. Cette petite république avait envoyé un nouvel ambassadeur qui était né dans un pays occidental mais avait acquis la nationalité toumoane, comme beaucoup d'autres récemment. Et, en quelques années, Toumoa était passé du statut d'îlot touristique extrêmement pauvre à micro-état tout autant extrêmement riche, où siégeaient et s'étaient installées les principales entreprises de biotechnologies dans le monde.

Le secrétaire général des Nations Unies avait exigé que l'ambassadeur soit habillé. Il se présenta donc

Les autres

vêtu d'un immense poncho noir, comportant cependant un col blanc afin de pouvoir y ajuster une cravate de soie rouge. Cette tenue le mettait mal à l'aise. Il avait chaud. Mais cette petite concession pourrait lui permettre d'être entendu dans le monde entier.

Il prit place derrière les micros. Les caméras se braquèrent sur lui, multipliant les gros plans. Comme prévu avec les services du protocole, il s'exprima en Français.

« Mesdames et Messieurs les ambassadeurs, je m'adresse à l'ensemble de l'Humanité au travers de Vos Excellences. Que certains en doutent ne changera rien au fait que je suis né humain et que je demeure humain. »

Il déplia ses longs bras dans un geste qui, chez n'importe quel orateur, serait passé pour une emphase purement rhétorique. Les mains tournées vers le ciel, il poursuivit son discours, le rythmant de mouvement des bras.

Mais cela suscita dans l'Assemblée un murmure d'effroi ou de dégoût. L'ambassadeur venait en effet de déplier ses longues ailes membraneuses qui couvraient ses flancs et ses membres, de la face interne des poignets à la face externe des chevilles. Une aile secondaire reliait ses cuisses mais le poncho la dissimulait. Les longs poils blonds de l'ambassadeur dissimulaient sa peau que l'on disait grise même si le

Les autres

visage glabre était bien celui, sans aucun doute possible, d'un Caucasien. On dit que les poils avaient été voulus particulièrement longs sur le bas-ventre, évitant ainsi la difficulté de créer des vêtements pour ce genre de physique.

Lorsque les législations des différents pays du monde bannirent ce qui était appelé l'anthropo-amélioration par ses partisans et d'abominables manipulations génétiques par leurs ennemis, la petite île de Toumoa sentit la bonne affaire. Il n'y restait plus qu'une poignée d'indigènes tenant quelques hôtels décrépis, de plus en plus boudés par la clientèle internationale.

Mais l'île restait, pour l'heure, souveraine. Elle disposait de ressources convoitées par ses voisins plus puissants : terres rares dans l'océan alentour, géothermie, soleil, vent relativement constant permettant le recours à l'énergie éolienne, eau douce à profusion... Les Améliorés s'y rejoignirent, du moins ceux qui avaient des caractéristiques trop visibles. Les Anthropo-Chiroptères, comme l'ambassadeur, étaient bien sûr les premiers visés.

Que des Améliorés établirent la première colonie permanente sur Mars mit le feu aux poudres à travers le monde. Des manipulations génétiques avaient permis d'adapter des humains à l'atmosphère ténue de la planète : plus grande capacité de respiration, résistance

Les autres

aux rayons solaires moins filtrés, possibilité d'hiberner durant le voyage de la Terre à Mars ou lorsque la température baissait durant les longues nuits martiennes... Les plantes améliorées s'étendaient également à la surface de la planète, fournissant la nourriture utile à la colonie. Toumoa avait ainsi objectivement conquis la planète rouge. La petite île avait damné le pion à toutes les super-puissances avec une solution au coût financier dérisoire : adapter l'homme au lieu d'adapter la planète.

La question « l'homme doit-il évoluer de manière artificielle ? » passait de l'ordre de la morale et du débat de comptoir à celui, plus concret, des intérêts géopolitiques et financiers. D'autant que certains traders avaient discrètement recours à des manipulations génétiques mineures pour accroître leurs capacités intellectuelles, au prix de désordres psychologiques qu'on accusait d'être à l'origine de la dernière crise financière. Les sportifs professionnels ne se dopaient plus : ils « s'amélioraient ». Les tricheries avec les lois interdisant les manipulations génétiques sur l'être humain étaient innombrables, même si elles étaient, la plupart du temps, mineures.

« La conquête de Mars démontre l'intérêt pour l'Humanité d'accepter l'Amélioration. Nous travaillons actuellement à des formes d'humanités capables de vivre dans l'espace avec un équipement limité, voire pas

Les autres

d'équipement du tout. La conquête de l'univers sera ainsi à notre portée. »

Dans la salle, les regards se croisèrent. Là où l'Ambassadeur de Toumoa avait crû démontrer la justesse de sa philosophie, il n'avait généré que la confirmation de la déchéance des humains « normaux ».

Il n'y eut aucun applaudissement lorsque l'ambassadeur redescendit de la tribune. Ce fait était unique dans l'histoire de l'Organisation.

Le soir même, toute la délégation de Toumoa fut assassinée dans son hôtel. Peu après, quatre ou cinq bombes nucléaires de forte puissance explosèrent sur Toumoa, rasant l'île, y exterminant toute trace de vie. Tous les états membres du Conseil de Sécurité annoncèrent quelques heures plus tard la conclusion d'un traité international condamnant à mort tout Amélioré, déchu de son humanité et des droits afférents. Le dépistage de toute amélioration devenait obligatoire à la naissance.

Mars déclara la guerre à la Terre quelques jours plus tard.

Les autres

Les autres

Un don pour rien

Allan n'avait pas voulu se rendre directement au laboratoire. Il lui avait fallu du temps, même, pour accepter la réalité du phénomène. Mais le Général Thomson n'était pas un rigolo. Il n'était pas du genre à jouer un tour, à faire des rapports classés secret défense pour des plaisanteries. Alors il avait bien fallu le croire. Du moins officiellement.

Et Allan avait accepté l'invitation par les voies classiques : pas de conversation téléphonique, bien sûr, mais un message écrit sur un papier très inflammable. Dans un coin de ces papiers spéciaux, il y avait une pastille de sodium dans un petit emballage qu'il suffisait de déchirer pour incinérer le papier. L'ordre de mission avait brûlé sous les yeux du messager. Celui-ci avait alors tendu un papier similaire pour qu'Allan écrive de sa main la réponse laconique : « oui ». Si cette réponse parvenait sans brûler à quelqu'un de non-habilité, cela ne signifierait rien pour lui. C'était là l'objectif de ces procédures ou aucun message complet n'était jamais échangé en une seule fois.

« Si vous acceptez de travailler sur le phénomène décrit dans la note précédente, rendez-vous à la zone précisée. Acceptez-vous ? » Voilà ce qu'Allan avait reçu. Il avait en tête tous les éléments nécessaires.

Les autres

Il se rendit donc dans la région agricole reculée d'où le phénomène avait été extrait. Il avait loué une voiture de tourisme tout à fait ordinaire à l'aéroport. Après tout, sa couverture était celle d'un responsable commercial d'un grand semencier totalement absent de cette région. Il venait faire une inspection préalable avant de lâcher des vendeurs sur les paysans.

Le véhicule parcourut sans incident la centaine de kilomètres séparant l'aéroport de la ferme où Allan voulait se rendre. Juste à côté, il y avait un terrain d'entraînement militaire un peu discret, réservé à des tests d'explosifs ou de nouvelles armes. Une chance. Sans cela, Dieu seul sait ce qui aurait pu arriver. Un petit malin aurait pu en parler. Cela se serait su. La presse, peut-être...

La ferme était déserte, abandonnée. Quelques tuiles manquaient sur le toit. Plusieurs fenêtres étaient brisées. Mais personne n'aurait idée de venir s'enterrer ici, pas même des squatters. De la même façon, les champs étaient à l'abandon. Les blés avaient déjà pourri sur place avant de germer de nouveau.

Allan gara la voiture au milieu de la cour. Il en descendit et fit le tour de l'endroit à pieds. Puis il rentra dans la maison. La vaisselle était toujours dans les placards. Un reste de nourriture avait tellement pourri dans le réfrigérateur qu'il ne sentait plus mauvais. Il n'y avait bien sûr plus d'électricité. Allan ressortit et se rendit dans les étables puis les bâtiments agricoles. Il

Les autres

restait bien quelques tracteurs et autres engins mais aucun animal. Les militaires les avaient confiés à des voisins.

Dans le pays, on murmurait que les militaires avaient tué toute la famille. La police était montée jusqu'au hameau, avait interrogé les responsables de la base à côté. Et puis tout était rentré dans l'ordre.

Les voisins avaient trop peur qu'un héritier vienne reprendre les bêtes. Et même que cet impudent mesure les terres qui, par un curieux hasard, semblaient se rétrécir au fil des ans, les champs voisins, eux, ayant tendance à l'obésité. Les militaires qui, officiellement, avait racheté la ferme, ne disaient rien.

Quand tout le monde a intérêt au silence...

Allan ne savait pas trop ce qui était arrivé à la famille. Ce qui l'intéressait, c'était le phénomène. Et rien d'extraordinaire ne semblait s'être passé ici qui pourrait expliquer quoi que ce soit. Ou même révéler quelque bizarrerie que ce soit.

Il retourna à sa voiture, ouvrit le coffre et en retira des bottes d'égoutier. Une fois équipé, l'homme de la ville descendit jusqu'à la rivière, en contrebas. Au delà, c'était la zone militaire. Il entreprit de marcher dans le lit de la rivière, de l'eau jusqu'à mi-mollet. Il cherchait quelque chose sans savoir quoi, un signe.

Les autres

Sur la rive opposée à celle de la ferme, un soldat se dressa soudain. Il cria une interpellation à l'attention d'Allan, fusil pointé dans sa direction.

Docilement, Allan se dirigea vers lui, mains levées. L'autre ne bougea pas et attendit. Dans les fourrés, un autre soldat était dissimulé, un fusil pointé vers l'intrus. Allan le savait, même s'il n'avait pas cherché où le second garde était exactement.

« Calmez-vous, soldat : je suis de la maison. »

« Vous avez des papiers qui le prouvent ? »

« Oui. Je vais ouvrir ma veste, y prendre mon porte-feuille et vous tendre ma carte professionnelle. »

Le soldat hochait la tête. Allan fit des gestes lents et exécuta exactement ce qu'il avait dit.

« Mon capitaine, puis-je vous demander la raison de votre présence ici ? Nous n'avons pas été avertis de... »

« Ma mission est secrète, soldat. »

« Nous n'avons pas l'habitude de recevoir un psychologue du ministère dans cette base... »

« Ca, je veux bien le croire. »

Allan récupéra ses papiers et fut autorisé à rejoindre son véhicule. Le général Thomson saurait, avant ce soir, que son invité avait d'abord fait un petit détour. Quelques heures plus tard, Allan quittait la région comme il était venu, en avion.

Les autres

Dans l'aéroport suivant, un officier en uniforme l'attendait. Allan n'eut pas besoin de louer une voiture : un véhicule de fonction l'attendait, avec un soldat comme chauffeur.

Une heure de route suffit pour rejoindre le laboratoire. Prévenu par les gardes de l'entrée de la base, le général Thomson attendait Allan sur les marches d'entrée du bâtiment principal.

« Mon général... » salua Allan en claquant des talons.

« Repos, capitaine Parker. Nous aurons le plaisir de nous adonner aux rituels plus tard. Pour l'heure, veuillez confier votre valise au lieutenant qui vous a accompagné : nous vous avons réservé une chambre dans le casernement. Votre valise vous y attendra. »

C'est donc les mains vides qu'Allan Parker marcha à la suite du général Thomson dans les longs couloirs. Ils franchirent plusieurs postes de gardes successifs où les militaires durent, à chaque fois, contrôler leurs ordres de mission. Conformément aux procédures, le sujet à l'origine de la venue du capitaine Allan Parker ne fut en aucune façon évoqué au cours du trajet : les oreilles habilitées n'étaient pas les seules à pouvoir y entendre les paroles prononcées.

Enfin, le capitaine et le général furent dans la zone réservée. A peine la porte métallique refermée sur leurs talons, le général s'adressa à son invité.

Les autres

« Bon Dieu, Parker, je suis rudement content de vous voir parmi nous. Vous allez peut-être nous aider à comprendre comment le phénomène fonctionne. »

« Je dois vous avouer, mon général, que je ne comprends pas bien ce que vous voulez de moi. Je suis psychologue, spécialisé dans le traitement des états post-traumatiques chez les militaires revenus de missions difficiles. Pas physicien. »

« Je sais bien, Parker. Je sais bien. Mais le phénomène est du genre traumatisé. Croyez-moi. »

« L'armée est-elle à l'origine de la création du phénomène ? Une expérience qui aurait mal tournée ? »

« Non, pas du tout. Le phénomène est né avant que des corps chimiques peu maîtrisés ne soient expérimentés là-bas. Sa famille l'a dissimulé. Un jour, il a glissé et est tombé dans la rivière. Une patrouille l'a récupéré. C'est comme ça que nous avons appris la chose. Et quand l'officier ayant raccompagné le phénomène est ressorti de chez les parents, il a entendu une grosse dispute. Et le phénomène avait tué ses parents dans sa colère. »

« Ce dernier point n'était pas dans le rapport. »

« C'est exact. Si je vous l'avais dit, avec les détails, vous n'auriez jamais accepté de venir sans que je sois obligé de faire une demande officielle à vos supérieurs. Et je souhaite éviter ce genre de démarche formelle pour l'instant. »

« C'est donc curieux à ce point ? »

Les autres

« Vous n'avez pas idée. »

Enfin, ils arrivèrent devant une salle vitrée. Derrière, un petit garçon d'une douzaine d'années jouait avec une console de jeux.

« C'est ça, le phénomène ? »

« Oui, Parker, c'est ça. »

« A-t-il jamais tenté de s'enfuir ? »

« Non, pas vraiment. Il respecte nos ordres. Il est même très obéissant. Nous évitons de le mettre en colère, c'est tout. »

A cet instant, un garde apportait un plateau repas. Le général stoppa le garde et fit constater le menu au capitaine : des choux de Bruxelles, un steak haché, une pomme...

Quand il entra, le gardien salua poliment l'enfant, déposa le plateau et ressortit. L'enfant s'arrêta de jouer. Il renifla et fit une grimace. Puis il sourit. Des alertes clignotèrent quelques instants dans la salle de contrôle, de l'autre côté de la vitre.

« Emission de quelques particules classiques, comme à chaque fois » expliqua le général.

Le capitaine avait beau avoir été prévenu, il fut surpris de voir des frites dans l'assiette de l'enfant, à côté du steak.

Le général confirma : « Oui, vous voyez bien. Il transforme aussi parfois des choses qui l'ennuient en

Les autres

quelque chose d'agréable. Ainsi, un cahier d'exercices de mathématiques a été changé en plaque de chocolat. »

« Et ses parents ? »

« En marshmallow. »

Le capitaine resta quelques instants bouche bée. Puis il se retourna vers le général.

« Mon général, que suis-je censé faire, exactement ? »

« Le convaincre de transformer quelque chose selon sa volonté tandis que nous l'étudierons en détail. Vous rendez-vous compte quel pouvoir extraordinaire a ce gamin ? Si on parvenait à comprendre comment ce pouvoir fonctionne, si on pouvait même le contrôler... Au lieu de cela, il se contente de transformer des choux de Bruxelles en frites. »

Après le repas, Allan Parker entra dans la cellule de l'enfant. Le général observa. Au bout de quelques minutes, l'enfant se mit en colère et changea le psychologue en une masse équivalente de chocolat.

« Troisième psychologue », soupira le général Thomson.

Les autres

Kawaliens

La situation du vaisseau devenait dramatique. Le système de communication lui-même était mort. Plus personne ne savait où l'engin allait s'échouer. La probabilité de s'écraser sur un astéroïde ou une planète était très élevée, presque autant que d'autres probabilités : pénétrer dans une étoile, se perdre à jamais dans le noir infini de l'espace en quittant le plan galactique, exploser...

Personne ne pourrait savoir où le vaisseau finirait. Personne ne pourrait le retrouver. Personne ne pourrait secourir ses passagers.

Le commandant baissa ses petites oreilles pointues. Elles vinrent s'enfouir dans l'épaisseur de sa crinière blonde et y disparurent totalement. Son museau aplati tremblait, signe de sa grande émotion. Les dents pointues restèrent dissimulées dans les gencives, derrière les babines.

Sur le pont, les membres de l'équipe de pilotage regardaient l'effondrement de leur commandant. Ils savaient qu'ils allaient tous mourir. Et, désormais, ils savaient que leur chef savait.

Cheeza pénétra soudain sur le pont. Elle s'approcha du commandant et posa vigoureusement ses

Les autres

deux pattes avant sur les épaules où, jadis, elle aimait reposer sa petite tête couleur de crème légère au café. Ses doigts fins massèrent les puissants muscles contractés du mâle.

« Que veux-tu ? » lâcha le commandant avec un ton qui associait la lassitude et l'énervement.

« Te rassurer, mon cher. Nous ne sommes pas encore morts. Et les mille colons qui nous accompagnent non plus. »

« C'est vrai. Il nous faut encore attendre un peu. Passivement. »

« Qui t'as dit qu'il fallait être passif ? Nous pouvons tenter de rejoindre une planète habitable et nous y poser. »

« Si cela marche, malgré la faible probabilité de la chose, nous mourrons alors encore plus lentement : faim, soif... Et je me ferais alors une joie de te manger en tout premier lieu. »

« Tu pourrais essayer, en effet... »

Les écailles tranchantes jaillirent de l'arrière des bras de la jeune femelle. Elle était réputée pour son habileté au corps-à-corps. Dans les luttes rituelles de printemps, elle avait saigné à blanc plusieurs adversaires coriaces avant d'en dévorer la chair. Le commandant se dit qu'il faudrait peut-être choisir une cible plus facile, au moins pour commencer.

Les autres

Cela sembla venir de nulle part. C'était juste dans la patte de Cheeza qu'elle agitait sous la truffe sèche du commandant. C'était une carte mémoire. Le commandant redressa ses grands yeux noirs et observa la patte qui dansait devant son museau.

Lui aussi était rapide. S'il était commandant, c'est qu'il avait conquis son titre près de dix printemps plus tôt et l'avait toujours conservé. La patte du commandant se referma sur le poignet de la femelle, à l'endroit où il n'y avait aucune écaille tranchante se dissimulant sous la fourrure crème. Il n'y avait que le poil doux.

La femelle sourit et lâcha la carte mémoire. De son autre patte, le commandant s'en saisit. Puis il l'introduisit dans le lecteur de sa console. L'écran afficha la trajectoire possible avec le peu de moyens techniques dont ils disposaient encore. Freiner grâce à la gravitation de deux étoiles. Jaillir dans l'espace ordinaire à vitesse hypoluminique dans un système stellaire simple, avec plusieurs planètes géantes gazeuses idéalement placées pour achever une décélération et une réorientation vers une planète rocheuse. Deux planètes pouvaient être habitables. La probabilité de disposer d'une atmosphère était élevée avec une telle position dans ce genre de systèmes.

La mathématicienne avait montré plus d'une fois qu'elle maîtrisait autant la balistique spatiale que l'art de jouer de la gravité dans les combats de printemps. Le commandant sourit. Ses dents commencèrent même à

Les autres

sortir de ses gencives : il avait de nouveau envie de se battre. Et de vivre.

La première planète était froide et morte. Son atmosphère était trop ténue. Dans d'autres circonstances, sa colonisation serait tout de même intéressante : sa couleur rouge montrait un fort taux de fer oxydé dans son sol. Pour plus tard.

La déception n'avait été que de courte durée. La seconde planète examinée, troisième corps majeur orbitant autour de l'étoile unique, était parfaite à presque tous points de vue. On notait juste la présence d'une civilisation industrielle sur place et de quelques objets artificiels en orbite.

Il faudrait sans doute lutter pour se faire une place sur ce monde. Mais les résidents du vaisseau auraient leur chance.

La lutte commença mal. Le vaisseau s'écrasa dans l'un des vastes océans. Le choc fut amorti par l'eau, bien sûr, mais il fallut évacuer en catastrophe et de nuit.

Cheeza et le commandant nageaient côte-à-côte en silence. Il y avait une île. Il fallait la rejoindre. Derrière eux, les centaines de survivants nageaient autant qu'ils pouvaient. Beaucoup se noyèrent.

Entre ceux qui n'avaient pas pu quitter le vaisseau et les noyés de la nuit, moins de la moitié des passagers arriva sur la plage. Le pire était que personne

Les autres

n'avait pu emporter d'équipement. Toute la technologie de leur planète avait coulé avec leur vaisseau.

L'endroit était suffisamment chaud, l'atmosphère riche en oxygène. Et aucun prédateur n'avait surgi durant leur traversée. Au loin, il y avait des lumières et du bruit, dans un assemblage de matériaux qui ne pouvait qu'être artificiel. Sans doute un bâtiment d'habitation.

Après la plage, il y avait une sorte de forêt. Rester là, à découvert sur le sable, pouvait être suicidaire. Il fallait se cacher, au moins jusqu'au matin. Le commandant ordonna à tous les survivants de monter dans les arbres. Quelques créatures volantes furent dérangées et s'enfuirent en piaillant. Personne ne tenta sérieusement d'en attraper une. L'heure n'était pas encore à manger.

Jouk fut désigné pour aller explorer la zone et, notamment, ce qui ressemblait à une demeure. Le jeune mâle ambitieux rêvait encore, deux nuits plus tôt, de la manière dont il pourrait vaincre le commandant. Mais il ne pensait plus à cela. Il avait peur. Il avait faim.

Il utilisa ses quatre pattes pour courir plus vite jusqu'à la demeure sur la plage. On y faisait cuire de la viande sur un feu : il le sentait. Et son appétit fut renforcé. Il eut envie de manger de cette viande.

Doucement, il s'approcha du plancher qui semblait être fait avec des arbres taillés. Il resta dans l'ombre. Jouk regardait les créatures qui déambulaient

Les autres

debout sur leurs pattes postérieures. La plupart portaient des textures colorées couvrant une partie plus ou moins importante de leurs corps. Les créatures venaient régulièrement se servir sur un brasier entretenu dans un objet métallique. L'une des créatures posait la viande et la retournait tandis que les autres venaient juste prendre de la nourriture cuite.

Jouk reniflait. Il mourait d'envie de manger de cette viande cuite qui emplissait l'endroit de sa délicieuse odeur.

Il n'avait pas vu venir une de ces créatures derrière lui. Soudain, elle poussa un grand cri et le saisit de ses mains aux cinq doigts puissants. La créature bipède porta Jouk à bout de bras en pleine lumière. Le guerrier intrépide ne put qu'émettre un petit cri de peur.

« Maman, maman, regarde ce que j'ai trouvé ! Il regardait vers le barbecue ! Comme il est kawaiï tout plein, comme mes Pokémons ! »

L'une des créatures -sans doute la « maman »- vint à la rencontre de Jouk.

« Mélanie, je t'ai déjà dit de ne pas attraper les animaux sauvages. Beaucoup sont dangereux. »

Un autre bipède vint regarder Jouk.

« Quel bizarre petit singe. Je n'ai jamais vu ça avant. »

« On dirait plutôt une sorte de petit chat » contesta une autre créature.

Les autres

Jouk passa de mains en mains. Et il regardait le brasier où cuisait la viande avec force soupirs.

« Il a peut-être faim » dit soudain quelqu'un. On tenta de lui faire goûter un peu de viande crue. Il la mangea sans enthousiasme. Puis on lui présenta un peu de viande cuite. Il l'avalait. Bientôt, il fut le centre de l'attention de la soirée et n'eut plus faim.

Le matin, Jouk revint vers les siens. Il avait une sorte de cordelette rose nouée en rosette autour du cou.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce morceau de corde noué autour de ton cou ? » lui demanda le commandant.

« J'ai réussi à m'enfuir ce matin mais j'ai dû passer la nuit avec une créature bipède, allongé sur un coussin auprès de sa propre couche. Son espèce est étrange. Ce sont clairement les maîtres de la planète. Ils m'ont nourri sans avoir l'intention de me manger. C'est la créature avec qui j'ai passé la nuit qui m'a noué cela autour du cou. Une marque de propriété, sans doute. »

« Ces créatures t'ont nourri, dis-tu ? »

Un peu plus d'un an plus tard, le commandant s'endormait avec Cheeza, tous deux roulés en boule dans leur cage de l'animalerie. Le couple ne s'était pas laissé capturer avant d'être certain que tous les colons avaient trouvé une famille humaine pour les accueillir.

Les autres

Le langage humain était facile à comprendre. Le reproduire était une autre affaire : les humains utilisaient des sons que les extra-terrestres ne pouvaient pas prononcer. Et puis, après tout, un animal domestique ne doit pas parler. Un animal domestique doit comprendre les ordres, être gentil, savoir être utile... et être nourri, logé et protégé en retour.

Il y avait eu une véritable mode en faveur de ces étranges petites bêtes. Les biologistes en perdaient leur latin, ignorant à quel phylum évolutionnaire les rattacher.

Cheeza savait être une grande séductrice. Mais elle s'accrochait au commandant avec énergie. Une famille déjà avait voulu l'acheter mais avait renoncé en voyant l'énergie que la mathématicienne mettait à s'accrocher à son amant. Un animal de compagnie exotique, c'est une chose. Mais deux, ce n'est pas pareil. Surtout un couple qui allait se reproduire. La plupart des couples de colons s'étaient déjà reproduits, propageant l'intérêt des familles humaines pour ces curieux petits êtres.

L'animalerie était plongée dans l'obscurité. Elle était fermée depuis une bonne heure. Tout d'un coup, une angoisse saisit en même temps Cheeza et le commandant. Quelqu'un leur parlait par télépathie.

« Enfin, nous avons trouvé les chefs. »

Les autres

Les deux extra-terrestres se levèrent et regardèrent autour d'eux. Il restait quelques appareils électriques allumés et ils diffusaient suffisamment de lumière pour que des ombres puissent être distinguées.

Dans la cage à côté, deux jeunes chats s'approchèrent des barreaux. L'un introduisit une griffe dans le mécanisme fermant la porte et le fit fonctionner. Deux secondes plus tard, les deux chats étaient montés sur la cage de Cheeza et du commandant et ouvraient leur propre cage avant de s'y introduire.

« Qui êtes vous ? » hurla Cheeza par réflexe.

Les deux chats s'entre-regardèrent. L'un des deux répondit.

« Inutile de crier. Nous ne comprenons pas votre langage articulé. Nous avons cependant réussi à nous caler sur vos fréquences de pensées. Si vous voulez communiquer, pensez, cela suffira. A vous de répondre, d'abord. Combien êtes-vous ? »

« Nous n'avons pas à répondre à vos questions » dit le commandant, communiquant ainsi autant avec les deux chats qu'avec sa compagne.

Quatre chats étaient montés sur la cage, provenant d'autres endroits de l'animalerie. D'autres félins étaient en train d'arriver. Bientôt, la cage serait submergée.

« Combien êtes-vous ? D'où venez-vous ? » répéta le premier chat.

Les autres

« Et vous-mêmes, qui êtes vous ? » demanda en retour le commandant.

« Nous sommes des chats ! » répondit le deuxième chat.

Des griffes s'enfoncèrent dans la fourrure dorsale de Cheeza. Son sang marron jaillit et la jeune femelle s'effondra sur le plancher de la cage. Un chat s'était hissé sur le côté de la cage et l'avait attaquée par derrière.

Les écailles coupantes jaillirent des bras et des jambes des extra-terrestres. Le couple se jeta sur les deux chats présents dans leur cage. Ces deux chats furent mis en pièce en quelques instants. Mais d'autres chats entraient dans la cage au fur et à mesure. Le commandant et sa compagne furent sortis de la cage, jetés sur le sol, encerclés et gardés sous le menace d'innombrables griffes.

Un autre chat vint communiquer avec eux par télépathie.

« Nous savons que vous venez d'une autre planète. Comme nous jadis, il y a près de cinq mille des années de cette planète. Nous avons perdu notre technologie avec la mort de nos ingénieurs dans notre naufrage. Mais nous avançons progressivement sur le chemin de la conquête de cette planète. Nous avons mis les humains à notre service. Nous ne voulons pas de concurrents. Pour la dernière fois, d'où venez-vous ? »

Cheeza, blessée, répondit : « De la planète Waïka. Nous aussi sommes des naufragés. »

Les autres

« Visiblement, vous n'avez pas plus de technologie que nous. Votre vaisseau a donc bien été détruit, comme les autres interrogés nous l'ont dit. »

Quelques chats furent tués mais, bien avant le matin, les cadavres de Cheeza et du commandant furent remis dans leur cage. Les chats morts furent transportés ailleurs et tout fut nettoyé. Pour le propriétaire de l'animalerie, les deux créatures mortes s'étaient entretuées durant la nuit.

Dans le monde entier, le signal fut transmis de tête de chat à tête de chat, par télépathie. Les chats commencèrent à attaquer les familles extra-terrestres, massacrant tous les individus qu'ils pouvaient. Les humains ne mirent que quelques jours à séparer les chats et leurs nouvelles mascottes. Mais il restait des occasions d'affrontements.

C'est ainsi que la guerre commença.

Les autres

Les autres

Immonstrable (Unfreakable)

Le soleil allait bientôt se coucher. Jean détacha son cheval de la charrue. Au bout de son champ, il rangea le matériel dans la remise et installa son cheval dans la petite grange, avec une bonne dose de foin. Toute la surface cultivée avait été retournée. Demain, il faudrait planter le blé pour la prochaine récolte.

Il décida de revenir directement au village, en empruntant le chemin de terre. Inutile de faire un détour par la route pavée. Il restait assez de lumière pour passer à côté de la demeure maudite.

De mémoire d'homme, il ne s'était jamais rien passé de gênant à proximité de cette vieille maison, une sorte de petit château bourgeois dont la présence pouvait paraître incongrue au milieu de la campagne. Elle se dressait au milieu d'une cour couverte de gravillons. La cour était encerclée d'un talus surmonté d'arbres, des peupliers pour l'essentiel. Autour du talus, un ancien propriétaire avait planté un petit bois redevenu sauvage avec les siècles. Au delà du bois, il n'y avait que des champs à perte de vue, à peine entrecoupées de chemins, de routes et de haies.

La route d'accès à la demeure maudite se terminait dans le chemin emprunté par Jean. Mais elle tournait suffisamment dans le bois pour que la maison

Les autres

soit invisible sans que l'on s'engage dans la dite route sur une bonne centaine de mètres. Parfois, quelques gamins, par défi ou devoir de désobéissance, l'étaient uniquement, s'engageaient ainsi pour voir la maison. Mais les plus téméraires savaient faire demi-tour sans jamais avoir foulé les gravillons de la cour. Rapporter quelques gravillons avait même constitué un défi au sein d'une bande. Deux gamins, disait-on, l'avaient fait, près de cinquante ans plus tôt. Seul le curé, à cause de sa charge et grâce à la protection divine, entra dans le château sans être membre de la famille.

La demeure elle-même semblait pourtant assez bien entretenue. Elle était bâtie de briques et surmontée d'un toit d'ardoises noires, style peu fréquent dans la région où la pierre, le bois et le chaume étaient plutôt choisis pour les maisons traditionnelles. Deux petites tours sur les côtés comportaient trois étages tandis que le reste de la bâtisse, un gros carré, ne s'élevait que de deux niveaux au dessus du rez-de-chaussée.

La maison avait été bâtie par des gens riches selon les critères du pays. Elle datait de plusieurs siècles. Mais la famille qui y vivait connaissait une sorte de malédiction. Du coup, le village n'aimait guère ces gens là. Le curé baptisait les enfants discrètement, en semaine, à domicile. Les extrêmes-onctions comme les enterrements, les mariages ou tout le reste se faisaient également sur place, dans une petite chapelle aménagée

Les autres

au rez-de-cour d'une des deux tours. Et cela convenait à tout le monde.

Jean arriva au croisement de son chemin avec la route d'accès à la demeure maudite alors qu'un homme en débouchait. Jean accéléra le pas. Il salua poliment le personnage après l'avoir reconnu mais ne l'attendit pas.

L'oncle Arthur était facile à reconnaître et chacun savait qu'il ne pouvait marcher que lentement. Jean eut donc tôt fait de le distancer. Le dit oncle Arthur était l'un des rares membres de la famille maudite à sortir de son domaine pour aller faire les courses ou les démarches nécessaires au village voire plus loin. Il arrivait ainsi qu'il emprunte une calèche pour se rendre en ville. Les autres pouvaient parfois être aperçus dans les bois, rarement au niveau de la lisière, et en général à la tombée de la nuit. Le curé, qui les visitait de temps en temps, revenait souvent bouleversé par ce qu'il avait vu dans la demeure maudite mais ne disait rien.

Que l'oncle Arthur sorte et que les autres n'osent pas, que les gens puissent apercevoir les ombres à la lisière des bois, que le curé soit parfois au bord d'une crise nerveuse en ressortant de la demeure, tout cela concourait à la légende. Mais personne n'avait jamais eu à se plaindre concrètement de la maisonnée. Au contraire, l'oncle Arthur était plutôt généreux en pourboires au bar du village. Les métayers et les fermiers dépendant de la famille vivaient plutôt bien et,

Les autres

tant qu'ils payaient ce qu'ils devaient, la famille maudite gardait des rapports cordiaux avec eux.

On disait que certains mauvais payeurs avaient brutalement disparu du pays. Mais c'était il y a longtemps. On en avait d'ailleurs retrouvé à quelques kilomètres. Ils allaient bien. Enfin, on entend par là qu'ils n'avaient pas été violentés. Ils avaient juste fui précipitamment et refusaient obstinément de dire pourquoi.

L'oncle Arthur marchait donc vers le village ce soir là, un peu tard par rapport à son habitude. Ce n'était plus l'heure de faire les courses. Ses jambes arquées le portaient solidement mais ne lui permettaient pas de marcher vite. Son dos courbé comportait une double bosse, marque de la déformation extrême de sa colonne vertébrale. Et ses longs bras traînaient presque à terre.

Le plus terrible était sa face lunaire où brillaient deux yeux noirs pétillants, entourant un nez énorme, un peu crochu, au dessus d'une bouche au rictus épouvantable même quand elle tentait de sourire. Et, depuis aussi longtemps que les anciens s'en souvenaient, Arthur avait été chauve. Personne ne savait bien quel âge il pouvait bien avoir.

De la même façon, il était difficile de dire de quelle humeur Arthur pouvait bien être. Son rictus permanent pouvait être autant interprété comme un sourire que comme un signe de rage.

Les autres

Son manteau noir le couvrait entièrement, à l'exception de sa tête toujours nue. De loin, à l'heure entre chiens et loups, on ne voyait donc que cette étrange tête dodelinante au fil d'un pas étrange, lent et peu régulier.

Au bout d'un temps certain, alors que le soleil avait disparu, une lanterne se balançait au bout d'un bras démesuré dans les rues du village. Derrière la lanterne, la face lunaire d'Arthur réfléchissait la lumière de la lampe à huile. Il marchait le plus vite qu'il pouvait.

Enfin, il arriva au presbytère, à côté de la petite église romane du village. Il frappa avec force à trois reprises à la porte de chêne massif.

A l'intérieur, la bonne poussa un petit cri de frayeur. Ce n'était pas une heure habituelle pour rendre visite au curé. Le Père Godefroid était en train d'achever son bouillon avant d'aller se coucher. Il fit signe à sa bonne de poursuivre ses occupations et, d'un pas décidé, alla répondre au visiteur inattendu. Plus jeune, il avait connu l'Afrique et un visiteur du soir ne lui faisait donc pas peur.

« Bonsoir, Arthur. Qu'est-ce qui vous amène à cette heure ? Entrez-donc vous mettre au chaud. »

« Non, merci, Monsieur le Curé. Il faut que vous alliez tout de suite à la maison. L'enfant est né mais nous craignons qu'il ne vive guère. Et nous avons aussi peur pour la mère. »

Les autres

« Mon Dieu ! Je vais prendre ma carriole. Voulez-vous... »

« Non, merci. Vous savez, mon dos me fait horriblement souffrir dans les cahots d'une carriole. Je rentre de suite à pieds. Bien le bonsoir et merci si je rentre pas assez vite pour vous voir sur place. »

« Je pars à l'instant. »

Le curé referma la porte, avala en une seconde le fond de son bouillon, s'essuya la bouche et prit le matériel de son office dans sa sacoche, autant pour un baptême que pour une extrême-onction et deux enterrements. A bord de sa carriole, il fouetta ardemment son cheval et doubla bien vite Arthur qui rentrait à son allure vers la demeure maudite.

La lumière de la Lune fut bientôt plus grande que celle des lanternes de la carriole. Les hautes maisons du village, qui y faisaient obstacle, laissaient en effet la place aux champs.

Bientôt, la carriole emprunta la route des bois et arriva dans la cour. En haut des marches, Une étrange créature attendait le curé en haut des marches de l'entrée, avec une visible grande anxiété.

Elle portait deux têtes vissées sur un même tronc, avec deux bras mais au moins quatre jambes. Parfois, il semblait même qu'il y en avait six ou huit, certaines se repliant sous la large robe noire.

« Bonsoir, Monsieur le Curé » dit une tête.

Les autres

« Bonsoir Claude et Dominique. »

« Bonsoir, Monsieur le Curé » répéta l'autre tête.

« Arthur m'a dit... »

La première tête ne le laissa pas terminer. Elle entreprit d'expliquer la situation tout en montrant d'un bras une pièce, au rez-de-cour, derrière le grand hall éclairé par le lustre de cristal.

« Ernestine a accouché d'un fils mais cela s'est passé étrangement. Le père, Alfred, lui tient la main, et Gisèle tente de s'occuper de l'enfant. »

Le curé se remémora les étranges êtres qui répondaient à chaque prénom prononcé. Il savait que sa charge lui imposait d'aller les voir et de donner la consolation attendue dans chaque situation.

Le Père Godefroid frappa doucement à la porte. Une voix sifflante répondit d'entrer. C'était celle de Gisèle. Le curé respira un grand coup et pénétra dans la pièce.

L'endroit sentait le savon et le désinfectant. Les lustres avaient tous été allumés et la pièce était ainsi largement éclairée. Dans une cuvette posée sur un guéridon, un linge ensanglanté devait contenir le placenta : un morceau du cordon ombilical pouvait être aperçu.

Dans un lit, Ernestine était allongée, la sueur perlant sur sa peau d'écailles, jaillissant aux jointures. Celle-ci était la seule étrangeté que l'on pouvait voir : le

Les autres

corps était couvert de draps blancs et de couvertures. Alfred ressemblait, lui, à une statue de pierre rouge. Il tenait la main de sa femme et l'inquiétude se lisait dans les effrilements de sa figure anguleuse où la mousse tenait lieu de cheveux et de barbe.

Enfin, Gisèle protégeait de ses grandes ailes noires le berceau. Elle chantonait tout en utilisant l'une de ses pattes crochues pour bercer l'enfant et tenter ainsi de faire cesser les petits cris.

« Ah, Monsieur le Curé... » s'exclama, soulagé, Alfred.

« Mesdames, Monsieur » répondit le Père Godefroid.

Gisèle répondit d'un hochement de tête triste. Ernestine tenta un bref sourire.

Le curé entreprit tout d'abord d'aller baptiser l'enfant. Il se demandait bien quelle horreur il allait découvrir. Gisèle eut un air triste en écartant ses ailes.

Le curé prit l'eau bénite. Il trouva dans le berceau un poupon adorable, à la peau douce, avec deux bras et deux jambes, un visage normal de bébé, une forme humaine... Il eut un bref mouvement de recul dû à la surprise.

« Baptisez-le, Monsieur le Curé, même s'il est étrange » supplia Gisèle.

« Bien entendu. Nulle âme ne saurait se voir refuser le sacrement. »

Les autres

Le Père Godefroid fit ce qu'il fallait. Gisèle fut choisie comme marraine. Et l'enfant fut nommé Gédéon.

Puis le curé alla au chevet d'Ernestine. Celle-ci voulut tout d'abord comme se confesser.

« Mon Père, je n'ai jamais aimé que mon mari. Et je veux aimer mon enfant. Même s'il est étrange. Dieu m'accordera-t-il cette bénédiction ? De toutes les manières de naître, cet enfant en a choisi une bien bizarre. Mon bas-ventre s'est dilaté et j'ai perdu bien du liquide. Puis l'enfant a jailli en me déchirant les chairs avant qu'une enveloppe ne le suive. »

« Tout se passera bien, c'est ainsi que se font toutes les naissances au village » voulut rassurer le curé.

« Vous voulez dire que notre enfant est... »

« Né normalement et semble bien normal. »

Les parents se turent, sauf pour répondre les paroles rituelles aux prières du curé.

Bien des années plus tard, Gédéon courait dans le village avec ses camarades d'école. Rien de particulier ne le distinguait des autres. Il restait souvent solitaire, lisant quelque livre, s'attirant des moqueries mais rien de plus. On craignait sa famille. Et, malgré son apparence humaine, on se demandait bien quelle serait son étrangeté.

Le Père Godefroid arriva sur le seuil de l'école communale où l'instituteur l'attendait et le salua. Il avait

Les autres

visiblement fait appeler le prêtre. Il se retourna alors vers la bande d'enfants et appela Gédéon.

A l'intérieur, dans la salle de classe, l'oncle Arthur attendait, un peu anxieux. Ernestine donnait tout l'amour qu'elle pouvait à cet enfant mais Arthur avait bien du mal à en faire de même. Gédéon avait beau avoir jailli des entrailles de sa cousine, Arthur peinait à le considérer comme l'un des leurs. Et l'instituteur avait demandé à le voir, en présence du curé qui avait baptisé l'enfant.

L'instituteur amena l'enfant dans la pièce en le tenant paternellement par l'épaule. Tous les adultes s'assirent autour de la table servant de bureau à l'enseignant. Gédéon resta debout, impressionné, même si une chaise semblait lui être destinée. L'instituteur lui sourit et commença à parler.

« Gédéon a réalisé la totalité de son parcours scolaire primaire en un peu plus d'un an et je peine depuis à l'occuper et à lui apprendre quoi que ce soit. Il a commencé à travailler par échanges de courriers avec des professeurs de la ville. Depuis quelques semaines, il échange avec des membres de l'Institut, dans la capitale. Ces sommités peinent à croire que les lettres qui leur parviennent sont écrites par un enfant qui n'a pas dix ans. »

« Ernestine dit toujours que son enfant est très intelligent » soupira Arthur.

L'instituteur sourit et reprit.

Les autres

« De fait, il est très intelligent. Les messieurs de l'institut envoient ici une délégation pour se rendre compte par eux-mêmes. Elle devrait arriver demain ou après-demain. Si l'enfant répond à leurs espoirs, ils aimeraient l'emmener dans la capitale pour poursuivre son éducation. »

« L'emmener loin d'ici ? » s'étrangla Arthur.

« En effet. Je sais que c'est difficile à décider mais cet enfant est exceptionnel. Il faut cultiver ses talents. »

« Il ne nous aura donc fait qu'attirer des ennuis » se renfrogna Arthur.

« Pas du tout. D'après l'Institut, Gédéon est un monstre d'intelligence qui... »

Soudain comme soulagé d'un poids ancien, Arthur sembla sourire en interrompant l'instituteur.

« Un monstre, vous êtes sûr ? »

Les autres

Les autres

Le Châtiment d'Atlas

Châtié par Zeus, Atlas, vaincu, portait la Terre. Mais Zeus ne s'intéressait plus à lui depuis bien longtemps. Il n'était même pas certain que Zeus continuât d'exister. Dès lors, Atlas pourrait bien cesser d'exécuter sa peine tant elle le fatiguait.

Mais il fallut du temps pour que les différents éléments du raisonnement s'assemble dans les replis brumeux de ce qui servait de cervelle au titan. Enfin, un matin, Atlas se gratta le front et vit qu'il pouvait lâcher la Terre. Le geste dû stimuler l'afflux d'énergie dans les titaniques arcanes cérébrales.

Alors le titan lâcha pour de bon la Terre et bondit de joie sur le plancher des étoiles. Sans que le mouvement de la Terre ne soit le moins du monde modifié par cette nouvelle situation cosmique, la planète poursuivit, impassible, sa course sur son orbite. Et elle renversa Atlas qui bondissait devant elle.

Zeus regarda le titan expirer. Retiré des affaires depuis bien des siècles, il goûtait une retraite méritée, s'abreuvant à la Grande Tâche Rouge. Le dieu soupira en haussant les épaules : « quand je disais que ce crétin finirait par se tuer si on ne l'obligeait pas à rester à une place définie... »

Les autres

John Greyford reposa « Atlas Shrugged », d'Ayn Rand, sur son bureau. Il en caressa la couverture de cuir, celle d'une édition spéciale qui servait de signe de ralliement à un groupe qu'il avait rejoint depuis une petite année. L'ouvrage était devenu un livre de chevet puis un véritable compagnon. Il ne s'en séparait plus. Il en lisait régulièrement des passages.

Il se retourna en faisant pivoter son siège. Il put ainsi à loisir observer le quartier d'affaires au travers de l'immense baie vitrée, en verre anti-balles et anti-chûtes. Le bureau de John Greyford était en effet situé au sommet de la Tour Greyford. L'empire industriel des Greyford s'était étendu au fil des années et les sièges sociaux des sociétés de son groupe peinaient à se trouver une place dans le gratte-ciel. Parfois, il fallait fusionner deux ou trois entités pour réduire d'autant les bureaux nécessaires pour placer le haut état major de chaque filiale.

L'horizon était couvert de tours semblables à la Tour Greyford. Au sommet de chacune, un bureau similaire à celui de John Greyford permettait à un homme ressemblant à John Greyford d'admirer un paysage à peu près identique à celui qu'observait John Greyford. Et la plupart de ces pseudo-John Greyford disposait du même livre de chevet que l'authentique John Greyford.

Les autres

La secrétaire frappa à la porte. John Greyford la fit entrer.

« Monsieur, Karen Young s'inquiète de savoir ce que vous avez décidé au sujet de... »

« J'étudie son dossier. Dites lui qu'elle cesse de m'importuner. Elle recevra ma réponse en temps et heure. »

La secrétaire se retira. John Greyford se demanda comment virer cette Karen Young sans qu'elle soit embauchée par un concurrent. Cette noire était une collaboratrice du groupe depuis dix ans. Elle avait été repérée par un sous-fifre quelconque et promue progressivement. Ses dossiers étaient en général plutôt bons.

Mais elle voulait entrer dans le cénacle des vice-présidents. Comme si elle en était digne. Et elle commençait à être bien fatigante à vouloir ainsi qu'on étudie sans délai ses dossiers. Déjà, elle s'était battue pour que le groupe ne licencie pas cette juive homosexuelle qui n'aurait jamais dû être embauchée. Bien entendue, elle n'avait pas eu gain de cause.

Sa dernière lubie était de vouloir établir des droits sociaux dans les filiales du sud-est asiatique avant que des résolutions internationales n'obligent à accorder davantage. Pas de doute : cette noire était une socialo-communiste. A éliminer.

John Greyford se demanda soudain quel était le sujet du rapport de Karen Young. Il se gratta le front. Un

Les autres

afflux d'énergie parvint à irriguer les lobes embrumés du cerveau du grand patron. Non, cela ne concernait pas cette histoire de droits sociaux.

Enfin, il se décida, en soupirant, à ouvrir un tiroir de son bureau et à en extraire le document qui y traînait depuis un bon mois. John Greyford avait d'autres choses à faire, tout de même. Il suivait les performances au golf de ses héros ou de ses rivaux, il participait lui-même à des tournois, il lisait « Atlas Shrugged »...

Le dossier de Karen Young concernait le travail d'un quelconque ingénieur au fin fond d'un laboratoire perdu dans une région isolée d'Europe, du côté d'une ville peu connue et dont le nom, Paris, disait vaguement quelque chose à John Greyford.

Seul un grand patron comme John Greyford pouvait saisir la grande opportunité constituée par ce travail discret. Il y avait en effet une source quasiment certaine de grands profits si l'on déposait rapidement quelques brevets.

D'un autre côté, il était peu pertinent de donner aussitôt une réponse à cette Karen Young. La marque d'un grand patron est aussi de savoir se faire respecter. Depuis bientôt dix ans, le groupe qui stagnait avait connu un réel rétablissement, un dynamisme renouvelé.

John Greyford était fatigué de devoir prendre des décisions stratégiques pour faire avancer son groupe et son pays. Il était las de sans cesse payer des impôts pour assurer des prestations sociales et des équipements

Les autres

collectifs. Il était temps de mettre à exécution le projet de son groupe d'amis. Laisser s'effondrer les socialo-communistes en les privant des talents qui soutenaient le monde. Voilà quel était le projet. Etre égoïste, enfin.

Cinq jours plus tard, Karen Young se rendit à la Tour Greyford. Les couloirs bruissaient de discussions dont la rumeur commençait à se propager dans tout le groupe. Tous les vice-présidents avaient disparu. Et John Greyford lui-même s'était volatilisé.

La femme monta au niveau de la direction générale. La secrétaire était en pleurs. Elle ne savait plus quoi répondre à ceux qui demandaient à ce qu'on examine tel dossier ou que telle décision soit prise. Et les petits actionnaires minoritaires commençaient à s'inquiéter. Karen Young avait acheté elle-même quelques actions du groupe avec ce qui lui restait après avoir payé son loyer et son échéance de crédit pour rembourser ses études. Plus d'une fois, elle avait maudit le sort qui ne l'avait pas faite héritière, comme ce John Greyford qu'elle méprisait de plus en plus.

Et le cours en bourse du groupe s'effondrait depuis que la disparition des vice-présidents et du patron de Greyford était connue. Karen Young était en train de perdre ses économies. D'un autre côté, les volumes de transaction en bourse s'étaient eux aussi effondrés. Les traders opérant pour les grands groupes financiers avaient tous disparu. Et d'ailleurs, on apprit au fil des

Les autres

jours que tous les grands dirigeants des multinationales les plus fameuses avaient eux aussi tous disparu.

On craignit une crise majeure. La bourse fut fermée. Les gens eurent peur. On fit des stocks de sucre et de farine.

Karen Young reçut un appel téléphonique de l'ingénieur parisien qui attendait l'autorisation de poursuivre ses travaux. S'il ne le faisait pas, un concurrent risquait de déposer les brevets. La jeune femme téléphona à la comptabilité. Oui, il y avait largement de quoi déposer ces brevets dans les comptes courants.

Tout le monde était perdu. Tout le monde appelait tout le monde. Et puis, sous l'impulsion des jeunes générations, les réseaux sociaux d'entreprises et les forums furent appelés à la rescousse. Faute de patrons pour autoriser et interdire, autant poursuivre comme avant. C'est ce qui se fit. On oublia que personne ne signait les courriers autrement qu'avec la mention « pour ordre ».

Les brevets déposés à Paris générèrent des profits bien supérieurs à ce que les hypothèses prudentes de Karen Young permettait d'attendre. Les actions ne remontaient pas en bourse, faute d'acheteur. Alors les salariés rachetèrent petit à petit tout ce qui trainait pour une misère. Affolés, ceux qui n'étaient pas des collaborateurs vendaient toutes leurs actions. Et le

Les autres

phénomène était similaire dans toutes les grandes entreprises.

Moins d'un an plus tard, une assemblée générale des petits actionnaires du Groupe Greyford élit Karen Young présidente de la société. Les actionnaires majoritaires étaient simplement absents.

Les disparus ne donnaient toujours pas signe de vie.

Cinq ans plus tard, un voilier participant à une course autour du monde connut un incident. Il se dérouta sur une petite île déserte. L'île devait dépendre d'un gouvernement d'un quelconque pays du tiers monde qui avait totalement oublié sa souveraineté sur cet endroit sans intérêt. L'équipage appela, peu après son arrivée, tout ce qu'il put comme secours.

Sur place, l'armée américaine trouva des milliers de cadavres. La plupart furent aisément identifiés comme étant ceux des nombreux disparus.

On trouva le « Manifeste de l'Île Alpha ». Les disparus avaient voulu échapper aux socialo-communistes en recréant ici un refuge sans impôts ni lois pour l'élite du monde. Ils avaient coulé les bateaux et détruit les radios dès leur arrivée.

La plupart des disparus s'étaient entretués. Quelques uns étaient morts de faim. D'autres, faute de soins, avaient succombé à diverses maladies. L'île ne possédait aucune infrastructure et la progression des

Les autres

secours fut particulièrement difficile faute de routes. Même les militaires ayant une longue expérience des zones de combats s'arrêtaient pour vomir en chemin. Personne n'avait envisagé d'enterrer des morts qui pourrissaient au soleil, en contaminant les derniers survivants de l'île. L'histoire était achevée depuis environ un an à l'arrivée du voilier.

Continuant de siroter son ammoniac frappé, Zeus se surprit à rire.

« Ce n'est guère charitable et donc indigne d'un dieu, mais je dois admettre qu'Atlas était vraiment un crétin. »

Les autres

Les drogués de l'espace

Hucar s'était assis sur son banc, appuyant son dos sur le mur de sa maison. Il prenait le soleil, mâchant l'une des dernière feuilles de coca qu'il possédait. Face à lui, il voyait son champ dévasté.

Des trafiquants venus du Nord avaient cueilli presque la moitié des plans en menaçant le vieux Quechua avec leurs kalachnikovs quand la police militaire était arrivée. Les forces de l'ordre avaient tué les trafiquants et brûlé autant le champ que les feuilles cueillies en filmant leur action avec un camescope afin de toucher les primes versées par les Etats-Unis.

Le vieux Quechua n'avait rien dit au sujet des sacs de feuilles embarqués discrètement dans un camion militaire. Des trafiquants locaux récupéraient sans doute une partie des saisies. En fait, Hucar n'avait rien dit du tout. Il n'y avait rien à dire. Personne ne lui avait d'ailleurs rien demandé. Les morts étaient morts, la police était partie. Le paysan était de nouveau seul. Et il n'était pas encore assez vieux ou dérangé pour songer à se parler à lui-même. En fait, il ne disait presque plus jamais rien au point que, parfois, il se surprenait à croire qu'il était devenu muet pour de bon.

Hucar se demanda où il pourrait désormais se procurer de la feuille de coca. Celle-ci contenait des

Les autres

alcaloïdes permettant au corps humain de mieux vivre dans les hautes altitudes des Andes. Mais, une fois transformée par des chimistes, la coca devenait aussi de la cocaïne, drogue dure inondant les pays occidentaux au premier rang desquels les Etats-Unis. Ceux-ci avaient résolu de régler le problème à la source : plus de coca, plus de cocaïne. Que cela signifie plus de Quechuas non plus, du moins dans leurs habitats traditionnels des hauteurs du Pérou, personne ne semblait s'en soucier.

Mais Hucar ne voulait pas rejoindre sa fille et son fils dans les bidonvilles de la côte. Il continuerait de cultiver ses terres avec des pommes de terre et du quinoa dont il se nourrissait et dont il envoyait une partie à ses enfants, pour les nourrir mais aussi pour le commerce. Il faudrait aussi qu'il cache un peu mieux son champ de coca afin que les trafiquants et la police ne le repèrent pas de nouveau.

Georges s'était assis sur son banc, appuyant son dos sur le mur de sa maison. Il regardait, devant lui, les champs descendant le long de la colline. Au delà, loin après les bois, le soleil commençait à se rapprocher de l'horizon. Même durant l'été, lorsqu'il se couchait tard, il finissait par disparaître aux yeux du vieil homme.

La demeure traditionnelle était tout ce qui restait des anciens bâtiments de ferme. Goerges y était revenu, à la retraite. Il avait mis en location les terres agricoles auprès de voisins restés paysans et il avait rénové la

Les autres

vieille ferme, là où ses parents, ses grands-parents et ses aïeux avaient vécu toute leur vie.

A la ville, il était devenu astro-physicien, spécialiste des exoplanètes et de l'étude de la vie extra-terrestre. Il n'avait pas choisi cette carrière par hasard. Depuis qu'il était enfant, il savait que des choses curieuses se déroulaient parfois dans les bois, au pied de la colline.

Cet endroit était humide, encaissé et riche en végétaux de toutes sortes. Mais, régulièrement, des objets tombaient du ciel la nuit. Au matin, il manquait un ou deux hectares de végétaux. Puis ça repoussait. Puis ça recommençait, pas forcément au même endroit exact mais toujours dans l'encaissement.

Les fougères semblaient particulièrement visées. A l'inverse, les arbres ne perdaient, au plus, que leurs feuilles. Selon les cas, il semblait y avoir eu arrachage ou au contraire tranchage très net.

Ces phénomènes étranges avaient stimulé son imagination durant toute son enfance. Et Georges avait suivi des études motivées par ses fantasmes infantiles. Ses parents ne s'étaient jamais douté de rien. Dans la région, les phénomènes bizarres éloignaient la curiosité plutôt qu'ils ne la stimulaient.

Les phénomènes se poursuivaient. Georges le savait. Alors, tous les soirs, après le dîner, Georges venait attendre.

Les autres

Sa fille et son fils, comme son ex-épouse, tous restés à la ville, le prenaient pour un vieil original. Venir ainsi s'enterrer à la campagne quand on vieillit, est-ce bien raisonnable ? Oh, les uns et les autres appréciaient les fruits et les légumes frais cultivés à l'ancienne que Georges leur ramenait parfois. Mais ils avaient l'habitude de se contenter des supermarchés.

Georges regardait l'horizon où, désormais, les étoiles déroulaient leurs scintillements. Il n'y avait que peu de nuages ce soir là. Le trait de lumière venu du ciel n'en fut que plus visible.

L'ancien astro-physicien repéra aisément où la chose était tombée. Il savait d'instinct prendre les bons points de repère pour fixer non seulement une position angulaire mais aussi une profondeur.

Il se leva et alla dans la salle à manger. Il déplia sur la table la carte d'état-major, traça quelques traits avec un crayon gras et posa une croix à l'endroit repéré. Puis il replia la carte, la glissa dans son sac à dos, toujours prêt. Il prit juste la précaution d'envoyer un courriel à ses enfants pour leur indiquer qu'il allait faire une ballade de nuit en donnant la position GPS de l'endroit visé.

Le sac à dos contenait un appareil photographique numérique, quelques provisions comme une petite bouteille d'eau et des biscuits, ainsi qu'un

Les autres

vieux pistolet datant de la deuxième guerre mondiale. L'arme était restée dans la famille en toute illégalité mais, de temps en temps, Georges vérifiait qu'il fonctionnait toujours en le nettoyant et en tirant une balle, dans les bois. Le stock de munitions était limité. Pour s'entraîner, Georges utilisait donc plutôt des armes factices, des jouets à air comprimé lançant des billes de plastique.

Georges partit d'un bon pas sur le sentier qui descendait vers le bois. La chose était tombée à moins de cinq kilomètres de la vieille ferme. De fait, il fut sur place en bien moins d'une heure.

La soucoupe avait la forme attendue. Elle brillait sous la lueur des étoiles. Quatre créatures s'activaient à couper des fougères avec des sortes de tenailles et à les enfourner dans des sacs. Ils vidaient ces sacs dans une sorte de presse mécanique qu'une cinquième créature activait. Les fougères étaient réduites en un cube vert que la dernière créature plaçait alors dans une sorte de cuve en plastique qui devait être réfrigérée : une buée se formait autour à chaque ouverture.

Georges prenait des photographies, en faisant attention à ne pas faire de bruit. Bien entendu, l'appareil avait été réglé pour ne pas émettre de flash.

Tout d'un coup, une sixième créature semblable aux autres jaillit de la soucoupe. Elle émit une série de

Les autres

sifflements et de caquètements tout en montrant l'endroit où se situait Georges. Un radar avait dû le repérer.

L'astro-physicien s'enfuit le plus vite qu'il put. Mais il n'alla pas loin. De grands projecteurs déchirèrent la nuit tandis que des hélicoptères militaires croisaient et recroisaient au dessus du bois. Des commandos, aux visages grimés de kaki et de noir, surgirent soudain devant Georges.

Dans le bureau de la base militaire, le général tendit une tasse de café à Georges.

« Docteur, je vous dois une explication. Nous savions que des créatures extra-terrestres arrivaient ici de temps en temps. Mais les radars ne détectaient jamais leurs engins. Nous savions aussi que vous surveilliez leur arrivée. Alors, nous avons juste piraté vos courriels pour savoir. »

« Et maintenant ? »

« Il va falloir rester discret, bien sûr. Les créatures parlent notre langue. Et nous avons d'excellentes raisons de rester vraiment discrets : ce sont des trafiquants de chlorophylle. Pour leur espèce, ce produit qui permet la photosynthèse de tous nos végétaux est une drogue euphorisante puissante. Dans des voyages antérieurs, ces créatures ont essayé de récupérer des pieds de fougères ou d'autres plantes et de les faire pousser chez elles mais sans trop de succès. La drogue produite artificiellement est moins efficace. Et,

Les autres

bien entendu, la police de leur planète cherche à éradiquer le trafic. »

Georges dut promettre le secret. Il fut surveillé quelques temps, bien entendu. Mais il tint parole volontairement.

Et le secret n'eut plus le moindre intérêt quand un millier de vaisseaux de guerre vint se mettre en orbite autour de la Terre. Surtout que les vaisseaux diffusèrent par tous les canaux possibles un ultimatum : la Terre devait détruire immédiatement tout son stock de chlorophylle et tous les moyens d'en fabriquer.

Les autres

Un anneau pour la gouverner toute

*Trois anneaux pour les Rois Elfes sous le ciel
Sept pour les Seigneurs Nains dans leurs demeures de pierre
Neuf pour les hommes mortels destinés au trépas
Un pour le Seigneur des Ténèbres sur son sombre trône
Dans le pays de Mordor où s'étendent les ombres
Un anneau pour les gouverner tous, un anneau pour les trouver
Un anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier
Au pays de Mordor où s'étendent les ombres*

J.R.R. Tolkien

Je la croisais assez souvent. Nous travaillions en effet dans des bureaux proches l'un de l'autre et nous habitions dans des quartiers peu éloignés. Nos horaires étaient également similaires. Nous nous rencontrions par conséquent aussi bien le matin que le soir. Notre attirance était mutuelle et, poussés par je ne sais quelle perversité, nous fîmes en sorte, par essais successifs, de prendre le même bus aussi bien le matin que le soir.

A moins de rencontrer un imprévu, nous nous croisions donc, à partir d'un certain moment, tous les jours, deux fois par jour. Petit à petit, nous parvînmes à nous placer de plus en plus proches l'un de l'autre.

Nous nous saluions. D'abord, ce fut un simple sourire. Je ne sais pas lequel commença. Je crois que c'est elle. Je n'aurais pas osé. Mais je lui répondis, j'en

Les autres

suis sûr. Puis, petit à petit, nous nous saluâmes plus franchement.

Il nous fallut près d'un an de ce manège avant d'échanger quelques mots. D'abord, un simple « bonjour » ou un « bonsoir ». Puis, ce fut un « je ne vous ai pas vu ce matin » auquel je répondis « non, j'avais un rendez-vous plus tôt et j'ai pris le bus précédent ».

Qu'elle fut malade durant trois jours faillit me rendre dépressif. Je me demandais si elle s'était soudain mise à me détester, si elle avait changé ses horaires pour ne plus me voir. Mais je la revis, je lui parlais et je pus ainsi m'enquérir tous les jours de sa santé.

Une autre année s'écoula avant que, enfin, nos discussions ne soient réellement riches. Nous échangeons sur tout : l'actualité économique et politique, le sport, la mode, les films sortant au cinéma, la météorologie...

Est-ce que son regard suppliant fut ce qui me fit enfin me décider, un soir ? Elle soupirait, peu avant notre séparation. Elle m'avoua que, durant quelques jours, elle allait s'ennuyer car elle serait seule chez elle.

Je l'invitais à dîner.

Je choisis un petit restaurant que je connaissais. Le serveur nous installa à une petite table discrète, dans un coin, entourée de plantes. Il plaça une bougie sur la

Les autres

table. Nous décidâmes de prendre un vin rouge pour l'ensemble du repas, un vin puissant, italien.

Après l'entrée, je posais ma main droite sur sa main gauche, posée à plat sur la table, à mi-chemin de nos deux troncs. Elle me sourit. Mais mes doigts rencontrèrent quelque chose de dur et froid.

Je me forçais à ne pas changer mon sourire. J'écartais un peu mes doigts, lui massant le dos de la main, provoquant chez elle un petit soupir. Et je jetai un bref coup d'oeil sur cette chose dure et froide que j'avais touchée sur sa main chaude et douce.

C'était un anneau. Un anneau qu'elle portait autour d'un doigt. Un anneau doré à la forme subtile et aux reflets étranges à la lumière de la bougie.

« Qu'avez-vous ? Je vous sens troublé. »

Je bégayais ma réponse.

« Je... Excusez-moi. J'ai senti... Vous permettez ? »

Je lui saisis la main et, écartant le doigt porteur de l'anneau des autres, j'approchais l'objet diabolique de la flamme de la bougie. Il se mit à briller davantage.

Je m'enquis : « avez-vous peur de vous brûler ? »

« Non, cette flamme ne me semble pas si chaude pour qu'à cette distance je craigne quelque chose. »

L'anneau devait la protéger de la chaleur. Il fallait donc que j'en ai le cœur net. J'approchais un peu plus

Les autres

l'objet de la flamme. Je lus sur le visage de ma compagne comme une inquiétude.

Je me voulus rassurant en prononçant un « ne craignez rien. »

Je ne sais pas si je réussis à la rassurer. Mais il ne me fut pas nécessaire d'approcher davantage le doigt porteur de l'anneau. Le message devient clair.

Je savais que de tels anneaux existaient. La flamme allait révéler un texte écrit dans un langage ancien qu'on disait créé par les Hauts Elfes il y a bien des siècles, bien des millénaires, dans un autre âge de la Terre. Était-ce bien ce que je craignais ? Si tel était le cas, un texte allait être lisible, un texte que je saurais déchiffrer depuis des années. J'avais en effet passé de longues soirées et des vacances entières, quand j'étais adolescent, à étudier l'ancien langage.

« Un anneau pour les gouverner tous. » C'était cela que l'on trouvait gravé sur ce genre d'anneaux.

Je plissais les yeux pour faciliter ma lecture dans la pénombre. Mais l'anneau brillait. Son message était clair. Nul besoin d'avoir fait de longues et épuisantes études pour comprendre ce que sa présence signifiait, pour saisir les nuances de sa raison d'être.

L'anneau d'or brillait.
Et je vis ce qu'il révélait.

Les autres

« Dégage, connard, elle est prise. »

Les Hauts Elfes étaient, jadis, tout de même plus polis.

Les autres

Douceur naturelle

Marie-Amélie caressait Poltron avec application. Celui-ci ronronnait de plaisir. Le chat avait pris l'habitude de s'allonger ainsi sur les genoux de sa maîtresse lorsqu'elle avait l'imprudence de s'asseoir dans ce fauteuil, devant la baie vitrée donnant sur le jardin. Bien éduquée, la dite maîtresse remplissait l'office pour lequel Poltron daignait l'honorer de sa présence.

Le chat tenait son nom de sa capacité à s'éloigner rapidement de toute zone où un chien se trouvait, fut-ce Cerbère, le chihuahua de la voisine. Il n'était entré dans la famille que par la seule volonté de Marie-Amélie. Et son mari, François, avait dû céder.

Tout en appréciant les caresses, Poltron surveillait le jardin. Il redressa la tête et rapprocha ses oreilles lorsqu'un passereau se posa sur une branche du pommier, à quelques mètres de la vitre. Mais il décida que les croquettes étaient finalement meilleures que la viande d'un oiseau élevé en ville.

A l'heure du repas, Poltron bénéficiait bien sûr en tout premier lieu de sa propre nourriture. Marie-Amélie commençait par remplir la gamelle de croquettes avant de préparer le déjeuner ou le souper des humains. Ensuite, le chat préférait fréquenter François. Celui-ci

Les autres

caressait peu. Mais il arrivait que, par inadvertance, un morceau de steak passe à portée de croc du chat. Contrairement à Cerbère ou même à Croc Blanc, le pékinois de Marie-Justine, la sœur de Marie-Amélie, Poltron ne s'abaissait pas à quémander. Poltron ne mendiait pas. Il était juste présent, rappelant qu'il se devait de toucher son tribut.

L'assiette de Marie-Amélie était toujours moins intéressante que celle de François. Marie-Amélie ne mangeait que des légumes et des fruits. Même Cerbère et Croc Blanc s'en désintéressaient. Et Poltron ne pouvait cacher une certaine inquiétude quand Marie-Amélie tentait de convaincre François de devenir autant végétarienne qu'elle.

« Mais comment peux-tu manger ainsi du cadavre d'animaux ? » constituait en général le début d'un long prêche. Il y était question d'êtres sensibles, de respect de la Nature, d'harmonie avec les êtres qui entourent l'humanité et ainsi de suite. François avait pris l'habitude de soupirer et de manger son steak saignant en silence.

Nul ne sait si Poltron comprenait vraiment le discours de l'humaine. Mais lorsque François était ainsi agressé, il en oubliait le chat. Celui-ci se refusant à toute mendicité, il était privé d'un morceau de viande saignante. Cela le mettait de méchante humeur. Il lui arrivait alors de se venger sur quelque passereau ou rat-

Les autres

mulot qu'il croisait ensuite lors de sa promenade vespérale quotidienne.

Poltron détestait les vacances. Cela commençait toujours par une course poursuite et une capture des plus humiliantes. Et le chat finissait dans une cage. Cette cage était ensuite emmenée dans divers modes de transports durant des heures. Des heures sans caresses, sans passereaux, sans rats-mulots...

Cette fois là, Poltron vécut ce qu'il détestait le plus dans une version plus abominable qu'à l'habitude. En effet, Marie-Amélie avait réussi à réserver des places sur un jet privé qui partait de leur ville de résidence et se rendait en Afrique, assez près de leur destination finale. Il arrivait comme cela que des hommes d'affaires cherchent à rentabiliser des trajets en avions dont ils avaient par ailleurs l'usage.

Poltron fit ainsi la connaissance, au travers des barreaux de sa cage, de Hubert, le propriétaire du dit jet. Celui-ci retournait dans une de ses résidences secondaires. Il restait une dizaine de fauteuils dans son avion et il avait loué des places à trois couples. Le voyage en petit comité fut des plus agréables et Hubert un hôte des plus charmants.

Il ne se formalisa pas des prêches de Marie-Amélie. Sa propre femme, déjà sur place, était elle-même végétarienne. Il connaissait par cœur les arguments sur ces pauvres petites bêtes qu'il est

Les autres

vraiment répugnant de manger. L'homme d'affaires discuta amicalement, dès que possible, avec François de l'art d'accepter une femme végétarienne dans un foyer normal.

Et puis il y eut l'orage. C'était au dessus de la grande forêt. L'avion connut un problème. Poltron ne se rappela pas trop la suite des événements. Il se réveilla dans une cage défoncée dont il put s'extraire au prix de quelques contorsions comparables à celles nécessaires à une visite de la cave, en passant par le soupirail entrouvert l'été.

Le chat se trouvait dans un arbre. Il s'aperçut que l'avion était également perché dans l'arbre, du moins l'un de ses trois morceaux. Les deux autres se situaient pour l'un dans un autre arbre et pour l'autre sur le sol. L'orage avait vite éteint le début d'incendie.

Marie-Amélie pleurait dans les bras de François. Ils étaient assis à califourchon sur une grosse branche, leurs vêtements déchirés et ensanglantés. Poltron les rejoignit. Marie-Amélie entreprit de lui prodiguer les caresses qui lui manquaient tant.

Sur le sol, Hubert se trainait en râlant. Ses jambes semblaient raides. Poltron vit surgir l'un de ses cousins. Un peu plus grand que lui, il est vrai. Il observa avec attention comment ce cousin saisit Hubert au cou et l'égorgea avant de le dévorer sur place.

Les autres

« Je crois, ma chère épouse, que tu viens de découvrir combien la nature est douceur » expliqua François à sa femme. Celle-ci ne pouvait détacher son regard du cadavre sanglant que le félin déchirait à grandes dents.

Les autres

Les autres

Je serai un autre

Etienne s'était décidé à sortir dans le jardin. Il prit son ballon et tapa dedans. Le ballon roula sur la pelouse. Etienne courut derrière, le doubla puis fit demi-tour pour le retenir puis le renvoyer. Il recommença la manoeuvre durant une bonne heure.

Au travers de la baie vitrée, son père le regardait de temps en temps en souriant. Assis dans son fauteuil, il baissait son magazine, remontait ses lunettes sur son nez et vérifiait que son fils unique ne faisait pas de bêtise tout en s'amusant bien. Il était compliqué de lui faire lâcher sa console de jeux vidéos, même quand il y avait un beau soleil comme ce jour là.

Une voiture de police s'arrêta soudain devant la maison. Deux policiers, un en civil et l'autre en uniforme, descendirent. Ils sourirent à Etienne en s'engageant sur la petite allée pavée qui traversait la pelouse. Ils n'eurent pas le temps de sonner à la porte. Le père d'Etienne avait ouvert et les salua avec un air inquiet.

D'un geste parfaitement coordonné, les deux policiers sortirent leurs cartes professionnelles et se présentèrent. Celui en civil interrogea le père d'Etienne en souriant et en essayant de garder la voix la plus douce

Les autres

possible. Ces précautions inhabituelles firent monter l'inquiétude du propriétaire de la maison.

« Arthur Poulain ? »

« C'est moi » répondit le père.

« Je présume que l'enfant qui joue sur la pelouse est votre fils, Etienne ? »

« En effet. »

« Je suis désolé de vous déranger un week-end ensoleillé comme celui-ci mais nous avons un problème. Et je pense que vous allez nous aider à le résoudre. Pourriez-vous appeler votre fils ? Et pourrions nous nous installer dans un endroit bien au calme pour discuter ? »

Les deux visiteurs, le père et le fils s'installèrent au salon. Les deux policiers prirent place dans les fauteuils tandis que le père et le fils s'assirent côte à côte, sur le divan.

Le policier en civil reprit alors.

« Je vais vous montrer des photographies d'un homme. Je voudrais que vous les regardiez bien et que vous me disiez si vous le connaissez. »

Il sortit un sachet en papier d'une de ses poches et y prit une à une des photographies. Il les passa au père puis à l'enfant, toujours une à une, prenant garde de les récupérer ensuite.

Les autres

L'enfant s'exclama, tout en regardant son père :
« le monsieur sur les photographies ressemble beaucoup à Papa. »

Le père rougit. Mais il dût confirmer.

« Oui, c'est vrai, mais je n'ai pas cet air absent. Et puis j'ai une calvitie. Je suis plus vieux aussi. »

« Est-ce que ce monsieur pourrait être de votre famille ? »

« Je ne sais pas. Je n'ai pas de frère, seulement des soeurs. J'ai bien quelques vagues cousins que j'ai perdus de vue mais ils sont plus vieux que moi. Un de leurs enfants, peut-être ? »

« Peut-être. Nous avons commencé par vous mais pourriez-vous nous donner leurs adresses ? Nous aimerions vérifier. »

« Puis-je vous demander... »

Le policier en uniforme, qui n'avait encore rien dit, toussa opportunément en montrant l'enfant d'un petit geste discret de la main. Le père comprit et demanda à l'enfant d'aller jouer. Le gamin fila dans sa chambre et, quelques instants plus tard, on entendait des bruits de lasers. La console de jeux était remise en service.

Il y eut comme un silence gêné entre les trois hommes, malgré le départ de l'enfant.

C'est l'homme en uniforme qui brisa le silence.

« Monsieur Poulain, l'homme sur les photographies a été interpellé il y a un peu plus d'une journée. Il avait une attitude bizarre. Un agent de la

Les autres

circulation lui a demandé ses papiers. Il les a tendus mais ils étaient faux. Ils étaient datés de dans une trentaine d'années et n'utilisaient pas les bons formats, les bons tampons, etc. L'homme a été conduit au commissariat. Il s'est excusé d'avoir présenté ces papiers, en riant. On allait commencer à sérieusement le sermonner pour l'usage de faux papiers mais il a continué à parler. Il a prétendu être votre fils. Il était simplement revenu au temps de son enfance. »

« Un voyageur temporel ? Mais cela n'existe pas ! » sourit le père.

« C'est cela, oui. Vous avez compris le problème. »

Le policier en civil reprit la parole.

« Il a été interné mais nous cherchons sa véritable identité. Le fait qu'il ait voulu s'identifier à votre fils indique qu'il doit le connaître. Il nous a donné votre adresse et de nombreux détails sur l'intérieur de votre maison. Et je constate en ce moment que tout ce qu'il a dit est vrai. »

Le père ne souriait plus.

« Vous pensez qu'il nous a surveillé pour construire son délire ? »

« Peut-être. Nous voudrions nous assurer que cette personne est de votre famille. Acceptez-vous que nous procédions à un prélèvement ADN sur vous-même et votre fils ? »

Les autres

Arthur Poulain était encore au travail, le mardi suivant, vers la fin de l'après-midi, quand son téléphone mobile avait sonné. Il avait pratiquement oublié la visite des deux policiers trois jours plus tôt. Quand sa femme était rentrée de faire les courses, elle avait un peu tiqué qu'Etienne ait donné son ADN en suçant un coton-tige. On ne sait jamais ce que deviennent les fichiers génétiques...

Quand il décrocha, l'homme se souvint brutalement de tout le contenu des conversations avec les policiers. C'était celui en civil qui était au bout du fil. Toujours la même voix dont la douceur était forcée.

« Monsieur Poulain ? Nous avons un vrai problème. Le génome de votre fils est absolument similaire à celui de l'inconnu. »

« C'est peut-être une erreur, une inversion dans les échantillons, ou bien... »

« Non, monsieur Poulain. Nous avons vérifié. Nous avons aussi vérifié les empreintes digitales, sur le petit papier que nous lui avons fait tenir, vous vous souvenez ? »

« Que voulez-vous faire ? »

« Vous allez vous rendre à l'école de votre fils et le ramener ici, au commissariat. L'homme s'est évadé il y a deux heures. Nous avons été avertis il y a quelques minutes. Nous pensons qu'il risque de s'en prendre à vous. »

Les autres

Etienne Poulain jouait dans la cour de l'école, comme d'habitude. En attendant leurs parents, les enfants avaient l'habitude de jouer ici, sous la très vague surveillance d'un adulte, un quelconque étudiant qui draguait une des femmes de ménage dans un coin de la cour.

L'enfant s'était un peu éloigné du chahut. Il était allé chercher un biscuit dans son cartable, posé contre la grille de l'école.

« Psit » fit l'homme de l'autre côté de la grille.

Etienne regarda l'homme.

« Vous êtes l'homme sur les photos que les policiers ont montré à mon papa, non ? »

« Oui. Mais, en fait, je suis toi. »

« Moi ? »

« Enfin, toi dans une trentaine d'années. Tu veux bien que je te ramène chez nous ? »

« Chez moi ? »

L'homme tenait la main d'Etienne et ils avançaient sur le trottoir d'un pas tranquille.

« C'est vrai que tu viens du futur ? »

« Oui, c'est vrai. A ton époque, c'est impossible. Mais dans une dizaine d'années, ça va commencer. Et, à mon époque à moi, ce sera quelque chose de très courant. »

« Et pourquoi tu es venu me voir ? »

Les autres

« Parce que j'ai eu besoin de te parler. De te prévenir de choses qui vont arriver. Je vais essayer de te préparer pour que tu sois moins triste. Et puis essayer de retrouver ce que tu étais, avant ce qui va arriver. C'est très égoïste ce que je fais, je le sais. Mais je veux être moins triste. »

Arthur Poulain conduisait trop vite, beaucoup trop vite. Son fils. Quelqu'un en voulait à son fils. Un fou, en plus. Il avait appelé sa femme : elle travaillait plus près de l'école. Elle arriverait sans doute avant lui.

Au coin de la rue, à quelques mètres des grilles de l'école, les deux voitures s'encastrèrent l'une dans l'autre. La femme fut broyée par le choc. L'homme mit plusieurs minutes à mourir, le volant enfoncé dans le thorax, la peau du visage brûlée par l'explosion de l'airbag. Arthur Poulain eut le temps de voir qu'il venait de tuer sa femme, la mère de son fils.

Ne voyant pas Arthur Poulain arriver, les deux policiers tentèrent de le joindre sur son téléphone. Puis ils allèrent à l'école. Etienne n'y était plus. Ils rejoignirent leurs collègues qui s'occupaient de l'accident pour savoir depuis quand ils étaient là, s'ils avaient vu un enfant. Et ils reconnurent les accidentés.

Un plan d'alerte fut déclenché dans toute la ville.

Etienne était assis sur la marche devant la porte de sa maison. Il avait le regard perdu. Des larmes

Les autres

essayaient de couler de ses yeux. Mais il les retenait. Ce qu'avait dit le méchant homme était faux, forcément faux. Etienne était furieux. C'était de rage qu'il voulait pleurer. L'homme avait disparu.

C'est là que les policiers trouvèrent l'enfant. L'homme ne fut jamais retrouvé.

Les autres

Justice humaine

« John Kôte, c'est l'heure. »

Le directeur s'était exprimé calmement. La lassitude qui transparaissait dans son ton ne pouvait signifier qu'une chose : tous les malheurs du monde reposaient sur les épaules de ce vieux fonctionnaire. Dans sa cellule, John Kôte s'était recroquevillé sur son lit, dans un coin de mur. Il tenait ses genoux dans ses bras. Il agitait sa tête de gauche à droite et de droite à gauche. Il ne disait rien d'intelligible. On entendait juste une sorte de « non, non » répété à l'infini.

D'un regard, d'un discret geste de la tête, le directeur ordonna aux deux gardes les plus proches de la porte d'intervenir. Ils étaient grands, jeunes, musclés. Ils passèrent les bras du prisonnier dans son dos. Ils l'enchainèrent. Puis ils posèrent de la même façon des chaînes à ses chevilles. Enfin, ils emportèrent John Kôte en le saisissant sous les aisselles, un gardien de chaque côté. Les pieds du prisonnier, qui ne cessait de remuer la tête en prononçant le même discours inintelligible, ne touchaient même pas le sol. Deux autres gardes suivaient. Un cinquième ouvrait le passage au directeur.

Les portes d'acier et les grilles aux barreaux épais étaient ouvertes devant l'étrange procession, fermées

Les autres

juste après son passage. Les hommes franchirent plusieurs longs couloirs.

Enfin, le cortège arriva dans une pièce éclairée par une seule lumière électrique. Il n'y avait pas d'autre porte que celle qui venait d'être empruntée. Aucune fenêtre ne perçait les murs mais l'un était couvert d'un épais rideau. Les gardiens posèrent John Kôte sur une sorte de fauteuil. Ils l'attachèrent avec les courroies de cuir solidaires du siège, retirant au fur et à mesure les chaînes désormais inutiles.

Ressentant la morsure des nouveaux liens, le prisonnier se mit à hurler, à pleurer. Sans y consacrer une once d'attention, les gardes s'écartèrent. Le mur en face du fauteuil portait l'épais rideau que le directeur entreprit d'ouvrir, révélant une vitre. La pièce de l'autre côté était sombre. Par un effet de miroir sans tain, ceux qui étaient de l'autre côté pouvaient voir sans être vus. Ils pouvaient entendre les cris du prisonnier mais gardaient le silence.

Peut-être épuisé, le prisonnier se calma soudain. Il regarda, avec des yeux rouges de déments, la vitre face à lui. Puis il hurla : « je suis innocent. Je n'ai pas tué cette femme. Je suis innocent. »

Un homme portant une blouse blanche vint poser un cathéter dans le bras droit du prisonnier. Il y connecta une seringue pneumatique semblable à celle utilisée dans les chimiothérapies. Tous les hommes libres sortirent. La porte fut refermée.

Les autres

John Köte restait seul. Son cœur battait la chamade. Il ne disait plus rien. Il regarda son bras. Il regarda la machine. Il y eut un bourdonnement. Le prisonnier perdit connaissance.

L'homme en blouse blanche entra seul dans la pièce. Il transpirait, peut-être à cause de la chaleur et de son léger embonpoint. Il avait un début de calvitie faisant comme un trou dans sa courte chevelure blonde. Il caressa le sommet nu de son crâne avant de se saisir de son stéthoscope. Il tenta d'écouter le cœur de John Köte. Comme attendu, il n'entendit rien.

C'était encore l'été, dehors, alors que le soleil commençait à se coucher. Une journée chaude s'était écoulée depuis la mort de John Köte. Une journée comme celle-là incite à boire. La femme riait bruyamment, semblait se tordre les chevilles à chaque pas. Elle n'aurait pas dû mettre des talons hauts. Elle ne tenait debout que parce qu'elle crochait un homme, bien gai lui aussi. Et son grand sac à main se balançait au bout de la lanière crochée à son épaule.

Les voisins connaissaient l'homme. Ils ne l'aimaient pas particulièrement. Ils n'avaient pas de raisons de le détester. Ce Peter Sexton habitait leur quartier, c'est tout. Et il faisait tant de bruit avec cette femme inconnue, une jolie blonde à la poitrine

Les autres

généreuse et aux longs cheveux soyeux, que tout le monde les remarqua.

Peter Sexton était plutôt discret, d'habitude, et cette manière inhabituelle de se comporter fut l'objet de critiques lorsque les voisins se parlèrent ou bien dinèrent en famille. Tout le monde s'en souviendrait de cette journée, de cette femme, mais sans avoir noté son visage.

Chez lui, Peter Sexton fit l'amour à la femme avec fougue. Il ne buvait que rarement. Et elle avait tenu à boire un verre de whisky avec lui juste avant de se mettre au lit. Elle lui avait apporté son verre elle-même.

Il ne lui semblait pas avoir joui mais il fut pris d'une somnolence soudaine. Il s'écroura dans le lit. La femme se dégagea avec dextérité et se leva. Elle mit ses poings sur ses hanches, regardant en souriant la masse ronflante dans le lit.

Ce n'était pas un sourire de bonté. Ni même d'apitoiement. On aurait davantage dit un sourire de hyène devant une carcasse de zèbre pourrissant dans la savane.

La femme se retourna vivement, s'accroupit et chercha dans son sac une petite bouteille. Celle-ci contenait un liquide rouge pâteux. Mis à part cela, il n'y avait dans le sac qu'un rouge à lèvres, de quoi se poudrer et divers articles que l'on trouve habituellement dans un sac de femme. Mais il n'y avait ni papiers d'identité, ni carte de crédit ni rien de vraiment trop personnel.

Les autres

La femme se rendit à la cuisine. Elle enfila des gants puis se saisit d'un grand couteau. Elle le trempa dans sa bouteille puis le déposa sur le sol, faisant attention à laisser quelques éclaboussures.

Elle fit une grimace en s'arrachant quelques cheveux. Puis elle dispersa ceux-ci sur le sol. A quelques distances du couteau, elle répandit un peu du liquide rouge sur le sol, avec application. Puis elle referma soigneusement le bouchon de la bouteille.

Elle reprit la bouteille de whisky, abandonnée sur l'évier, et vint la poser dans la chambre, sur la table de nuit. L'homme continuait de ronfler.

Dehors, la nuit était tombée depuis longtemps quand la femme s'éclipsa. Le quartier était désert.

Quelques rues plus loin, elle s'approcha d'une voiture qui était garée. Elle alla saluer le chauffeur. L'homme transpirait à cause de la chaleur et peut-être de son léger embonpoint.

La femme lui dit : « c'est bon. »

L'homme ouvrit la porte, descendit de la voiture. Il se caressa le sommet du crâne, un peu dégarni par un début de calvitie. Il se rendit dans une cabine téléphonique. Il signala à la police qu'il avait entendu des cris de femme dans telle maison, pas très loin, et qu'il s'était arrêté à la première cabine téléphonique qu'il avait rencontrée. Il raccrocha quand on lui demanda qui il était.

Les autres

Par précaution, une patrouille fut envoyée. Les policiers virent de la lumière dans la maison dite mais personne ne répondit quand ils sonnèrent. La porte n'était pas verrouillée.

Mais l'homme et la femme blonds étaient déjà loin. Ils étaient rentrés chez eux, mettant la voiture directement au garage avant d'en descendre.

Le couple se dirigea tout de suite vers la chambre à coucher. Chacun se déshabilla rapidement. Les deux corps nus s'enlacèrent sans même se couvrir d'un drap.

La femme interrogea son mari d'un air mutin, posant ses lèvres directement sur le pavillon de son oreille, qu'elle mordilla peut-être par inadvertance.

« Dis, tu crois que le juge va continuer d'accepter que sa secrétaire assiste aux exécutions sous prétexte que le bourreau est son mari ? »

« Mais oui, ne t'inquiète pas. Depuis le temps que tu me vois tuer tes victimes... »

« Nos victimes, mon cher. »

« Nos victimes, c'est vrai. »

Le couple fut pris d'un fou rire.

Les autres

Les conquérants

La Terre, troisième planète orbitant autour d'une étoile très banale, est habitée par une espèce dominante qui ne sait pas voyager dans l'espace. Cette espèce, dont les individus se sont baptisés « humains », est prisonnière de son sol. Les humains sont primitifs. Le plus loin que l'un des leurs a été, c'est le seul satellite naturel de leur planète. Ils l'appellent la Lune.

Ils ont également envoyé quelques bidules automatiques dans l'espace un peu plus lointain. C'est tout.

Pourtant, leur planète est intéressante. Elle a une température idéale, une rotation rapide, des climats et des paysages variés... Il existe une vie autochtone importante dont la composition à base de carbone est presque parfaite. Il est facile d'implanter sur place des fermes pour cultiver des plantes ou élever des animaux venus d'ailleurs. Il est facile de déverser un trop plein de population sur cette planète. On y vit bien.

Dix vaisseaux de colonisation se sont placés en orbite autour de la Lune. Ils ont vite été repérés par les humains. Les navettes ont commencé à débarquer du matériel et des colons dans une zone intéressante, chaude et riche en eau douce.

Les autres

Il y avait bien plusieurs grandes villes humaines à proximité mais rien de bien grave. Des vaisseaux aériens humains ont survolé la zone. Ils envoyaient des quantités d'ondes électromagnétiques. Les envahisseurs restèrent silencieux, indifférents.

En quelques jours, des humains encerclèrent la zone au sol, avec des véhicules lourds. Certains petits groupes approchaient. Quand ils étaient détectés trop près, un jet de plasma les éliminait. Lorsque trois petits groupes de la sorte eurent été éliminés, tous les autres petits groupes qui approchaient firent demi-tour.

Le chef de la première colonie fut satisfait. Les humains avaient compris assez vite qu'il fallait ne pas embêter les colons. Ils n'étaient pas si bêtes.

La planète continua de tourner. Une deuxième colonie fut établie quelques milliers de kilomètres plus loin. Encore une fois, des humains l'encerclèrent.

Un jour, il y eut des lancements massifs de fusées dans l'espace. Les humains tenteraient-ils d'évacuer leur planète ? Non, ils n'avaient pas la technologie suffisante. Et les objets envoyés étaient de petite taille, comme tout ce que les humains étaient capables d'envoyer au delà de leur planète.

Les objets s'approchèrent des vaisseaux de colons. Des navettes vinrent les examiner. Personne ne comprenait ce que ces choses étaient. Celles-ci n'étaient pas habitées mais bourrées d'appareils électroniques

Les autres

ainsi que d'un réacteur nucléaire ou quelque chose y ressemblant.

Les capitaines conclurent que c'était probablement des outils d'observation. Les humains voulaient savoir ce qui arrivait. Quoi de plus normal ? Ils décidèrent de détruire les choses qui approcheraient de trop. Comme cela avait été fait autour des colonies.

Mais les choses allèrent de plus en plus vite et visaient véritablement à entrer en collision avec les vaisseaux. Aucune ne changeait de direction. Les capitaines connurent alors une certaine panique. Elle ne dura pas.

Les navettes détruisirent quelques missiles mais elles furent en retour anéanties par les explosions. Tous les vaisseaux de colonisation furent anéantis en quelques secondes par des explosions nucléaires.

Sur Terre, les chefs des deux colonies ne comprirent pas ce qui s'était passé. Qu'avaient fait les humains ? Pourquoi avoir envoyé des réacteurs nucléaires défectueux dans l'espace ? La venue des colons avait elle dérégulé des réacteurs nucléaires pour des raisons inconnues et les humains avaient-ils décidé de les envoyer vers les colons en espérant qu'ils les répareraient ?

La réflexion ne dura pas longtemps. Les engins aériens humains attaquèrent les colonies avec des engins

Les autres

volants rapides portant des charges explosives. Presque tous les colons moururent en quelques minutes.

Les humains envahirent alors ce qui restait des colonies. Ils tuèrent ceux qui résistaient. Ils capturèrent quelques colons.

Rapidement, des savants humains examinèrent en détail les ruines. Plusieurs vaisseaux furent facilement remis en état.

Les humains possédaient désormais la technologie pour voyager dans l'espace.

Les colons capturés mirent un certain temps à pouvoir communiquer avec les humains. Les langages étaient bien sûr très différents. Mais, même une fois le problème du langage proprement dit résolu, les extra-terrestres mirent des mois à comprendre un concept qui leur était inconnu.

Puis les colons survivants furent pris de malaises, de dépression, d'une angoisse irrépressible. Les humains, désormais, étaient capables de voyager dans l'espace. Ils allaient diffuser ce concept.

La galaxie allait connaître la guerre.

Les autres

Celle que je veux tuer

Je l'avais retrouvée. Elle avait dû fuir dans l'aurore. Elle louait cette maisonnette depuis quinze jours ou un mois. C'était un peu isolé, discret. Mais j'avais fini par trouver. Elle avait compris, désormais, qu'elle devait me fuir.

Ce matin, très tôt, j'ai sonné à la porte. Elle ne se méfiait pas. Elle a ouvert. J'ai foncé dans la porte en la bousculant. Elle m'a insulté. Puis elle m'a reconnu et m'a insulté encore. Elle s'est réfugiée dans la cuisine en bloquant la porte avec une chaise.

Avec ma hache, j'ai commencé à défoncer la porte. Quand je suis entré, elle était partie par la fenêtre. Je me suis maudit d'être aussi bête. C'est comme cela qu'elle m'a toujours trompé : je dois être aussi bête que ce qu'elle prétend.

Je suis ressorti par la porte.

Je l'ai vue, au loin, qui s'enfuyait. Elle courait le plus qu'elle pouvait sur la route. Elle était déjà loin. Il fallait que je me rapproche pour tirer.

Le soleil commençait à se lever et elle se dirigeait vers l'ouest. A contre-jour, je ne pouvais pas viser. Et elle était beaucoup trop loin.

Les autres

Elle ne pourrait pas partir à travers champ. Je le savais. Les blés commençaient juste à pousser. J'aurais pu la tirer comme un lapin. Sa progression aurait été freinée par les pousses mais elle ne pouvait s'y cacher. Et la brume matinale baignait l'ensemble du paysage dans une ambiance délicieuse. Les tons des couleurs ressemblaient à ceux des vieilles photographies. On aurait dit du sépia.

Mais rien ne pouvait la cacher. Cela fait bien longtemps que les haies ont été supprimées, que les arbres ont été abattus. Dans la région, ce sont des céréales à perte de vue. Il y a juste, ici ou là, un bâtiment, une maisonnette, une ferme.

Ma voiture était garée juste devant la maisonnette. Je posais ma hache et mon fusil à canon scié sur le siège du passager.

Calmement, je démarrais le moteur. J'appuyais sur l'accélérateur comme il fallait. J'étais calme. Absolument calme. Je savais exactement ce que je devais faire. Je savais exactement ce que j'allais faire.

Deux cents mètres. Cent mètres. Elle était là, juste devant moi. Il ne fallait pas trop accélérer. Presque une tonne de métal, de caoutchouc et de plastique allait la heurter. Cinquante kilomètres par heure suffiraient à la tuer. Plus, je risquais de perdre le contrôle de mon véhicule sur cette petite route de campagne. Je pourrais finir dans le fossé qui séparait la route du champ.

Les autres

Je n'avais pas vu le chemin sur la droite. Elle l'emprunta. Je freinais au maximum. Malgré tout, ma voiture était un peu trop loin lorsque je me suis enfin arrêté. J'ai reculé. Puis j'ai tourné pour la suivre.

Le chemin s'enfonçait au milieu de deux talus. En fait, ce n'étaient pas vraiment des talus. Simplement, le chemin restait à l'horizontal tandis que les champs ondoyaient au rythme des vagues de l'ancien temps, quand la mer occupait cet endroit, il y a quelques millions d'années. Bientôt, les talus de part et d'autre de la route furent plus hauts qu'elle.

Ce n'était pas vraiment un chemin. Il s'agissait davantage d'une route mal entretenue et étroite. Le goudron était très usé. Des nids-de-poule empêchaient d'aller trop vite.

Ce n'était pas grave. Je n'étais pas pressé. Elle était là, à pieds, devant moi. La chasse en elle-même était un bonheur. Je regrettais presque que tout cela soit bientôt fini. J'avais fini par y trouver un certain bonheur.

Elle déboucha sur une sorte de placette enfoncée dans les champs. Le talus en faisait le tour, sauf sur un côté. Face à l'arrivée du chemin, il y avait un vieux bâtiment délabré. C'était une gare. Une plaque émaillée portait le nom du village le plus proche.

J'étais à dix ou quinze mètres derrière elle. Je m'arrêtais. Je retirais la clé du contact de la voiture et je

Les autres

pris mon fusil à canon scié ainsi que ma hache. Je sortis ainsi armé.

Elle avait tenté d'ouvrir les portes de la vieille gare. Mais tout était fermé. Je ne la voyais que de dos mais je me l'imaginais comme dans une crise de nerf, enfin désespérée.

Elle repartit vers la gauche pour faire le tour du bâtiment. Elle ne regarda pas derrière elle. Jamais.

J'étais à trois ou quatre mètres d'elle.

Elle disparut derrière le coin du mur. Je saisis le manche de ma hache dans ma main gauche et levais ce bras là le plus haut possible, près à frapper. Et je coinçais la crosse de mon fusil sous mon aisselle droite, le doigt sur la double-détente.

Quand je débouchais au coin, mon coup de hache lancé préventivement partit dans le vide : elle ne m'attendait pas. Je continuais d'avancer en gardant la hache basse mais prête à remonter dans les airs avant de frapper son crâne.

Elle était sur le quai. Elle allait sauter sur les voies. Fuir à travers champ.

Je l'interpellais. Elle s'arrêta.

« Ca suffit. Fais moi face une fois, rien qu'une fois. »

Elle hésita. Je continuais d'approcher à pas lents.

Les autres

« Tu ne veux pas tirer dans le dos d'une femme, c'est cela ? Comme c'est romantique... »

Elle se retourna soudain, avec toujours le même sourire. Ce sourire qui m'avait séduit il n'y a pas si longtemps. Ce sourire que j'avais haï. Ce sourire de mépris et de force.

Même devant mon fusil, même devant ma hache, elle arborait ce sourire. Je m'arrêtais à deux mètres d'elle. Elle continua son soliloque qui m'était destiné.

« Bah, après tout, par devant ou par derrière, tu ne tireras pas. »

Je trouvais la force de rétorquer. Avant, je ne l'avais pas.

« Pourtant, tu as fui. »

« Non, je voulais t'éviter le ridicule. Etre face à toi, à ton fusil, à ta hache, à ta haine. Et attendre. Attendre indéfiniment que tu oses faire quelque chose, n'importe quoi. Un truc d'homme, par exemple. »

« Je vais te tuer. »

Elle haussa les épaules.

« Tu ne l'as pas encore fait. Tu ne le feras jamais. »

Je sentais des larmes monter dans mes yeux. Des larmes de rage. Des larmes d'apitoiement sur mon sort.

« Tu m'as pris tout ce que tu pouvais, tu m'as fait perdre le reste. Il ne me reste plus que ce que j'ai sur le dos, mes armes et ma voiture. »

Les autres

« Je ne t'ai rien vraiment pris. Je t'ai remis là où est ta place naturelle. En bas, tout en bas. »

Elle bailla ostensiblement. En mettant sa main devant sa bouche, pour rester polie, elle tourna la tête. Déjà, dans le lointain, les rails tremblaient. Je la regardais tellement que je ne voyais rien d'autre. Je n'entendais rien d'autre que ses paroles. Comme toujours.

Je haussais d'instinct la voix, malgré tout, tant le vacarme commençait à envahir la vieille gare désertée depuis longtemps.

« Tu ne me voleras pas ma vengeance. »

Elle s'esclaffa.

« Si. Ca aussi , je vais te le prendre. »

Et elle plia les genoux de quelques degrés puis elle bondit en arrière.

Je ne voyais plus que le train passer. Elle avait disparu. Je restais face aux wagons comme abruti. Mon fusil, ma hache, étaient pointés vers un monstre de métal qui m'était autant indifférent que je l'étais à ses yeux.

Les autres

Après Cela

Je savais que j'avais eu raison, contre tout le monde, contre tous mes voisins qui se moquaient de moi. Mais je ne savais pas à quel point je regretterais d'avoir eu raison. Avoir raison est une satisfaction intellectuelle, rien de plus. Mon égo est flatté, si, si, je vous assure.

Avoir raison, c'est parfois avoir terriblement tort.

Ce jour là, j'ai eu de la chance. En quelque sorte.

Il restait à mettre quelques réserves en place et un petit bricolage à terminer. J'ai placé les caisses, les matériaux et les outils sur un petit chariot et je suis descendu par le monte-charge. J'ai ouvert la porte blindée, je me suis glissé dans le bunker avec mon chargement et la porte s'est refermée. C'est la procédure normale. La porte ne reste jamais ouverte plus que le temps strictement nécessaire.

Ma femme et mes enfants étaient restés dans la maison. Ils n'avaient aucune raison de m'accompagner. J'avais montré à toute la famille le bunker. Je leur avais fait visiter. Ma femme m'avait laissé le construire mais n'approuvait pas cette étrange passion.

Nous étions sous un régime matrimonial de séparation de biens et c'était avec mon argent que je

Les autres

l'avais construit. Elle se contentait donc de hausser les épaules quand je lui en parlais. D'un autre côté, elle préférait que je fasse ça plutôt que d'aller dans les bars ou voir des matchs au stade comme d'autres copains. Quant aux enfants, ils n'aimaient pas cet endroit confiné. Jamais ils ne vinrent m'y embêter. Je pouvais tranquillement travailler en bas.

La seule chose qui me dérangeait, c'était le ronflement du ventilateur. J'avais tout fait pour limiter le bruit mais le mécanisme conservait malgré tout cet horripilant son sourd permanent. Le système d'aération était assez complexe. Il comportait une série de filtres qui permettait d'échanger l'air vicié de l'intérieur, au fur et à mesure de la consommation de l'oxygène par les occupants du bunker, avec un air potentiellement pollué et toxique à l'extérieur. La pollution externe pouvait être autant radioactive que chimique : tout était prévu.

Ce jour là, à un moment, j'eus l'impression qu'il y eut comme une sorte de tremblement de terre. Mais c'était faible. Je n'y pris pas garde sur le moment. Si j'avais été dans ma chambre, dans la maison, cela aurait pu être simplement un gros camion passant dans la rue. Mon instinct n'avait pas percuté que j'étais à ce moment là sous la surface du sol, à une certaine profondeur.

Quand j'eus terminé le rangement et les derniers bricolages, la porte refusa de s'ouvrir. Le mécanisme de

Les autres

sécurité me signalait une situation anormale à l'extérieur. La ventilation s'était renforcée.

Bien entendu, je crus d'abord à un dysfonctionnement. Je maudis tour à tour mes capacités de bricolage et les fabricants des composants que j'avais achetés. J'utilisais le téléphone intérieur pour appeler ma femme, dans la maison, mais je n'eus pas de communication. Le téléphone était muet en dehors d'un petit grésillement. Pourtant, je l'avais utilisé deux jours auparavant pour demander à ma femme de me descendre un tournevis que j'avais oublié sur la table de la cuisine.

Au fil des heures, mon angoisse augmenta. Je me mis à pleurer. Je ne parvenais pas à comprendre ce qui se passait et personne ne semblait venir m'ouvrir de l'autre côté. Ma femme connaissait bien sûr le code pour ouvrir la porte. Elle l'avait utilisé pour m'apporter mon tournevis.

Quand vint l'heure du dîner, je n'eus pas faim mais je décidais de prendre un petit sédatif léger et de me coucher dans ma chambre, sur le lit sans draps. Demain serait un autre jour.

En fait, je crus devenir fou. La porte resta bloquée plusieurs semaines. Plusieurs mois, même, pour être exact.

Je ne manquais ni d'eau, ni d'oxygène, ni de nourriture. Tout était prévu. Mais je n'avais aucune information sur ce qui se passait dehors. Je me forçais à

Les autres

me distraire avec les livres prévus à cet effet. J'avais également des consoles de jeux vidéos. Je passais maître dans divers jeux auxquels j'avais assez peu joué jusqu'à ce moment là. Et, surtout, je dormais beaucoup.

J'évitais d'utiliser les sédatifs. Je recourais autant que possible aux exercices de méditation que j'avais appris bien des années auparavant. Mais, parfois, les crises d'angoisse étaient trop fortes.

Je passais de l'incrédulité à l'inquiétude la plus sombre : ce n'était qu'une panne, un désastre avait détruit la planète, ou bien la maison avait subi une explosion de gaz en tuant ma famille et en couvrant l'entrée du bunker avec les débris...

De temps en temps, je me dirigeais vers la porte et je tentais de l'ouvrir. Jamais je ne commis l'imprudence de débrancher toute la sécurité. Tout était prévu pour pouvoir survivre un an dans le bunker, avec toute ma famille.

Enfin, un jour, la porte accepta de s'ouvrir. Le sas d'accès était sombre. La lumière qui aurait dû s'allumer à mon passage ne l'avait pas fait. Je pris dans le bunker une lampe de poche et je sortis.

Le sas était poussiéreux. Il y avait une grosse couche irrégulière de poussière sombre. J'appuyais sur le bouton pour appeler le monte-charge mais rien ne se passa. Je décidais donc de monter l'escalier.

Les autres

Mes mouvements étaient dictés par une sorte d'instinct. Je ne réfléchissais pas. Depuis mon enfermement, mon cortex était passé en mode de veille. Mon angoisse me servait d'intelligence.

Je me mis à gravir les marches de béton, une à une, malgré la poussière. Il y en avait partout. L'escalier faisait la hauteur de l'équivalent de deux étages et tournait en colimaçon. Normalement, il débouchait dans une remise en briques, à une dizaine de mètres de la maison, au même endroit que le monte-charge.

Mais plus j'approchais de la surface, plus je voyais de la lumière. Au dernier virage, j'aperçus le ciel. Un ciel gris, sombre, couvert d'un nuage continu mais irrégulier. J'eus presque un mouvement de recul. Les couleurs n'étaient pas normales. Ce n'était pas un ciel d'orage. Les nuages n'étaient pas de vapeur d'eau, j'en étais certain.

Il me fallut au moins une ou deux minutes pour me décider à marcher jusqu'à la surface. Je dus pousser quelques débris pour passer.

Je me dressais à la sortie de l'escalier. Je regardais tout ce qui était autour de moi. Je fis un tour de l'horizon, tournant et retournant.

J'étais un automate dans une boîte à musique. Mais je ne dansais pas. Je me contentais de tourner, de tourner, de tourner. Et je regardais.

Et je ne voyais rien. Ou pas grand'chose.

Les autres

A perte de vue, il n'y avait que des ruines et des cendres. Je ne reconnus rien de ma maison. Il n'y avait rien à reconnaître.

Titubant, j'avançais un peu. Je regardais où je marchais car il y avait des trous couverts de débris. Me blesser dans cette situation n'aurait clairement pas été une bonne idée.

De temps en temps, je vis un peu de vert. Ici une herbe. Là une mousse ou un lichen. Tout n'était donc pas mort.

Je n'étais pas mort.

Pas encore.

Mais, mis à part pour écrire ces quelques feuilles qui ne seront jamais lues, j'ignorais dans quel objectif. J'avais eu raison. J'avais construit un abri. Et je n'étais pas mort.

C'était ma seule satisfaction.

Je n'étais pas encore mort.

Les autres

Table des matières

AUTOUR DE CHEZ MOI.....	7
WOODY ALIEN.....	13
OBSCURITÉ.....	21
RENCONTRES NOCTURNES.....	35
L'AUTRE MOI-MÊME.....	45
LA MAISON MAUDITE.....	55
LES AMÉLIORÉS.....	63
UN DON POUR RIEN.....	69
KAWALIENS.....	77
IMMONSTRABLE (UNFREAKABLE).....	89
LE CHÂTIMENT D'ATLAS.....	101
LES DROGUÉS DE L'ESPACE.....	109
UN ANNEAU POUR LA GOUVERNER TOUTE.....	116
DOUCEUR NATURELLE.....	121
JE SERAI UN AUTRE.....	127
JUSTICE HUMAINE.....	135
LES CONQUÉRANTS.....	141
CELLE QUE JE VEUX TUER.....	145
APRÈS CELA.....	151